

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 16

MÉDECINE ET NOTION DU « MOI »

LE “ MOI ” BARRÉSIEN

Remarques médico-psychologiques.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 8 décembre 1930

PAR

Charles-Eugène-Marie-Camille PROVOST

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né au MANS (Sarthe), le 31 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur...	Président.
		SABRAZÈS, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 16

MÉDECINE ET NOTION DU « MOI »

LE “ MOI ” BARRÉSIEN

Remarques médico-psychologiques.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Lundi 8 décembre 1930

PAR

Charles-Eugène-Marie-Camille PROVOST

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né au MANS (Sarthe), le 31 mai 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. MICHELEAU, professeur...	<i>Président</i>
		SABRAZÈS, professeur.....	{ <i>Juges.</i>
		PERRENS, agrégé.....	
		CREYX, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS

Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS.

PROFESSEURS

MM.	MM.
Clinique médicale..... N.	Zoologie et parasitologie..... MANDOUL.
id..... CASSAET.	Médecine expérimentale..... MAURIAC.
Clinique chirurgicale..... CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique..... TEULIÈRES.
id..... BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..... ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales... CARLES.	Clinique gynécologique..... GUYOT.
Clinique d'accouchements..... ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants... CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique. SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale..... DELAUNAY.
Anatomie..... VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique... SIGALAS.
Anatomie générale et histologie..... G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques. BONNIN.
Physiologie..... PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques. PETGES.
Hygiène..... AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires. DUVERGEY
Médecine légale et déontologie..... LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales. ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie..... PORTMANN.
Chimie..... CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée..... LABAT.
Botanique et matière médicale..... BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie... SELLIER.
Pharmacie..... DUPOUY.	

MM. MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie..... DUBEQ.	Maladies mentales..... PERRENS.
id..... DUFOUR.	Chirurgie générale..... PAPIN.
Histologie..... LACOSTE.	id..... JEANNENEY.
Anatomie pathologique..... MURATET.	id..... CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles... R. SIGALAS.	id..... LOUBAT.
Médecine générale..... GREYX.	Obstétrique..... PERY.
id..... N.	id..... N.
id..... AUBERTIN.	Ophtalmologie..... BEAUVIEUX.
id..... DAMADE	Dermatologie et syphiligraphie..... JOULIA.
id..... PIÉCHAUD.	Pharmacie..... GOLSE.
id..... DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie. VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Clinique dentaire..... CAVALIÉ.	Puériculture..... FAUGÈRE.
Médecine opératoire..... PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.. N.
Accouchements..... N.	Pharmacie chimique..... GOLSE.
Ophtalmologie..... CABANNES.	Zoologie et parasitologie..... R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle..... GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MES GRANDS-PARENTS

A MON PERE. — A MA MERE.

Bien faible témoignage de ma profonde
affection et de ma reconnaissance infi-
nie.

A MA SOEUR

A TOUS LES MIENS

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX

A MES JUGES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PERRENS,

*Médecin-chef de la Maison de Santé de Château-Picon,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,*

A MON PRESIDENT DE THESE.

M. LE PROFESSEUR MICHELEAU,

*Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Des satisfactions, des espérances que peut nous apporter ce jour, la meilleure part ne nous appartient pas.

Elle revient à ceux de qui nous reçûmes tout.

Nous leur offrons avec joie ce témoignage de notre reconnaissance.

Que nos parents veuillent bien trouver ici la très affectueuse expression de notre infinie gratitude.

A notre sœur, à tous les nôtres, nous sommes heureux de redire combien leur affection a toujours été pour nous le meilleur des encouragements.

Exprimer nos remerciements à tous nos maîtres nous est un devoir particulièrement cher. Aussi bien notre respectueux et reconnaissant souvenir ne manquera-t-il pas de s'adresser :

A nos professeurs de l'Ecole de médecine d'Angers et de l'Ecole annexe de médecine navale de Brest. Nous leur devons nos premières leçons de médecine, celles dont on conserve le mieux la mémoire.

A nos professeurs de l'Ecole de santé navale, pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu nous montrer, et particulièrement à M. le Médecin général Brugère, dont nous aimons toujours à nous rappeler l'extrême bienveillance.

A tous nos maîtres de la Faculté et des Hôpitaux de Bordeaux. Nous n'oublierons jamais l'amabilité si accueillante de M. le Professeur Perrens. Ses conseils, ses directives, nous ont été infiniment précieux, qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance.

Et nous saluons aussi M. le Professeur Micheau, dont nous aimions l'enseignement si vivant, si coloré, et qui a bien voulu accepter la présidence de cette thèse.

MÉDECINE ET NOTION DU « MOI »

LE “ MOI ” BARRÉSIEN

REMARQUES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES

INTRODUCTION

« Je suis persuadé qu'un jour viendra
où le physiologiste, le poète et le phi-
losophe parleront la même langue et
s'entendront tous. »

(Claude BERNARD.)

Le temps ne semble pas encore venu de cette grande unité chère à Claude Bernard. Nul ne sait même si l'heure en sonnera quelquefois.

Cependant, c'est bien vers un tel idéal que tendent ces diverses manifestations de l'esprit humain que sont la biologie, la psychologie, la philosophie. Elles ne sont que des aspects différents de la connaissance, et celle-ci, autre nom de la vérité, est une. Elle ne peut que les grouper sous un signe d'alliance.

La médecine, mieux qu'une autre science, pourrait peut-être favoriser cette union.

Chacun sait maintenant la fertilité de ses « confins ». Sur ces domaines d'échanges, la collaboration entre médecins analystes et philosophes s'affirme toujours plus fréquente et plus féconde.

Mais comment favoriser cette entente, comment assurer la genèse de cette commune langue ?

Que chacun se souvienne pour cela de ce qu'il est et de ce qu'il sait; mais aussi qu'il pense toujours à tout ce que, peut-être, il ignore.

La science, la médecine surtout, apprend l'humilité.

Sachons ne rien affirmer qui soit au delà de nos droits. Le médecin ne parle pas encore la même langue que le philosophe ! Qu'il ne contraigne pas celui-ci au reniement de la sienne.

Nous aimerions voir inspiré de tels principes l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui.

Nous avons essayé d'étudier en médecin l'œuvre d'un écrivain psychologue. C'est donc au domaine médical que nous limiterons nos jugements.

Notre objet peut apparaître cependant très vaste. Aussi bien cette étude unit-elle, en effet, une œuvre d'analyse à cette nouvelle et prometteuse branche de la médecine qu'est devenue la psychologie issue de la psycho-pathologie.

Comme le prévoyait Auguste Comte, et aussi Taine et Ribot, la « médecine de l'esprit est arrivée à dégager, de la considération des cas pathologiques, les différentes modalités de la psychologie normale ».

Et le médecin est devenu, au premier chef, un psychologue.

Il lui est donc bien permis de contrôler, grâce à ces notions nouvelles, les conceptions des philosophes ou des analystes, de noter leurs conclusions, de connaître la valeur de leurs efforts.

Sans prétendre exprimer de semblables jugements, c'est cependant en un tel sens que se trouvent orientées nos quelques remarques de médico-psychologie sur le Moi barrésien.

C'est autour de cette notion du Moi que nous avons groupé

les éléments de notre travail. C'est de cet unique point de vue que nous envisagerons l'œuvre barrésienne

A la connaissance si éminemment actuelle du Moi, de la personnalité; il nous serait agréable de pouvoir apporter ainsi une faible contribution, en ajoutant à sa si prodigieuse monographie une très simple illustration.

S'il est une notion à laquelle la science reconnaît maintenant une valeur éminente, c'est bien la notion de personnalité. « Présentement, écrit le Docteur Maurice de Fleury, les idées générales les plus claires et les plus fermes paraissent bien prendre naissance dans l'étude attentive de la personnalité. »

Et M. le Professeur Mauriac déclare : « Nul ne se livre aux recherches expérimentales qui ne se heurte toujours et partout à cette question de spécificité : spécificité chimique, spécificité cellulaire, spécificité organique, le tout réalisant la personnalité biologique. »

Sous ce double aspect, psychologique et biologique, nous apparaît donc mise en particulière valeur la notion du Moi.

Devant un semblable fait, comment l'attention du médecin psychologue ne serait-elle pas attirée par le singulier titre que devait donner un analyste à ses trois premiers ouvrages : *le Culte du Moi?*...

Nous avons donc relu ce triptyque, de même que différentes œuvres barrésiennes où reparait le souci de la connaissance de soi-même. Nous avons été ainsi conduit à noter l'importance extrême que Barrès attache aux interdépendances physiologiques et psychologiques; autrement dit, comme il l'exprime à la suite du médecin Cabanis, aux « rapports du physique et du moral ».

Le même souci de ce que Barrès appelle « le point de vue du déterminisme physiologique », il nous a été possible de le souligner encore lorsqu'il nous présente au cours de ses ouvrages, ces « héros », ces « maîtres », tous ces « moi » si divers, qui furent pour lui soit des modèles, soit des sujets d'étude.

C'est dire que, de ce fait, l'œuvre barrésienne propose

comme une série d'observations sur la synthèse individuelle, et que le médecin psychologue peut y trouver une ample matière.

Mais il ne suffisait pas de nous en tenir à ce seul aspect du problème du Moi, et il convenait d'envisager ce que fut à proprement parler le Moi barrésien.

Ceci, en relevant au détour des pages l'observation, la remarque, qui, véritables points névralgiques de la sensibilité barrésienne, ont, pour le psychologue, la valeur d'un signe clinique et lui révèlent un coin du mystère de toute une personnalité.

Certes, notre aperçu ne peut être que bien incomplet : il ne peut que souligner au passage les déterminantes essentielles de ce Moi si complexe.

Le moment n'est pas venu de pouvoir faire du Moi barrésien une étude synthétique, complète, tant de matériaux nous manquent et aussi tant de recul !

Nos seuls documents étant ici l'œuvre même de Barrès, nous n'en voulons extraire que les éléments vraiment primitifs, qui donnent cependant la note générale de sa constitution physio-psychologique.

Ainsi apparaissent maintenant, et le véritable but que voudrait atteindre notre ouvrage, et les divers chapitres de celui-ci.

C'est pourquoi, après avoir exprimé dans ce préambule les diverses considérations qui nous paraissaient nécessaires, nous exposerons dans notre chapitre premier sur « la notion du Moi », la façon dont se pose, vis-à-vis de nos conceptions modernes, le problème de la personnalité.

Nous verrons ensuite, dans notre chapitre deuxième, comment Barrès a cru devoir rechercher et exposer les divers éléments de son Moi. Dans notre troisième partie, nous passerons en revue, à la suite de Barrès, différentes individualités qui attirèrent son attention de psychologue, ou, comme il le dit lui-même, « d'amateur d'âmes ».

Enfin, dans notre quatrième chapitre, nous essaierons de

prendre un aperçu de ce que fut le Moi barrésien, sa nature profonde, la structure de son Moi inné.

Et résumant alors les quelques enseignements qu'auront pu recueillir ces remarques de médico-psychologie, nous les exprimerons dans la dernière et très courte partie réservée à nos conclusions.

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION DU « MOI »

« Comme je serais une machine admirable si je savais mon secret. »

(M. BARRÈS.)

« The proper study of mankind is man. »

(POPE, *Essay on man*.)

Il n'est rien dans la nature qui n'intéresse l'esprit humain. Inépuisable sujet de connaissance, elle offre sans cesse à l'homme un nouvel objet à sa curiosité. Mais si rien ne demeure négligeable pour l'homme, si tout mérite de lui attention et recherche, il n'en est pas moins vrai qu'il constitue pour lui-même, au premier chef, un extraordinaire objet de connaissance.

Extraordinaire, car infiniment complexe, en de multiples points encore, véritable énigme.

Cependant quelle étude plus digne de l'homme que celle de sa propre personnalité? Quelle plus hautement justifiée et aussi, nous l'apprendrons, quelle plus nécessaire?

Pope l'avait bien compris, qui disait dans son *Essai sur l'homme*, que le plus magnifique sujet d'étude pour l'humanité était bien l'homme lui-même.

Le puissant et étrange contraste, en vérité : l'esprit humain cherche à deviner le secret des choses, incessamment poussé par les mobiles de sa curiosité innée, attiré par des motifs de réalisation, et il demeure pour lui-même comme un fondamental problème.

Sans doute, c'est bien à propos de lui-même que l'homme

s'est toujours posé les plus troublantes questions. Peut-être ne se croit-il plus le centre du monde; on comprend cependant qu'il soit demeuré le pivot de ses préoccupations.

Quelles que soient les formes sous lesquelles la pensée humaine se soit présentée : connaissance empirique ou connaissance scientifique, poésie ou littérature, le problème de l'homme demeure toujours pour elle le thème éternel.

Au fur et à mesure cependant que l'esprit humain progresse, se précisent peu à peu les éléments de ce problème. Se précisent, disons-nous, en effet on s'imaginera les choses avec vérité, si l'on pense que primitivement, toutes les idées sur l'homme pouvaient constituer un tout homogène (il suffit de se rappeler, par exemple, les conceptions pythagoriciennes ou aristotéliennes.)

En ces temps, sans doute aurait-on pu dire, à proprement parler, qu'il existait une « anthropologie », une « science de l'homme ».

Mais le monde des idées, qui évolue sans cesse, se transforme. De plusieurs rameaux confondus, il en distingue peu à peu de plus fertiles. Ainsi la « science de l'homme » va se divisant, et naissent alors : l'anatomie, la physiologie, les sciences biologiques et médicales; tandis que fleurissent dans une autre sphère les sciences dites « morales » : psychologie, science des mœurs, philologie et tous les ouvrages plus spécialement littéraires : essais, analyses, romans.

Cependant, à cette connaissance analytique de lui-même, l'homme a toujours opposé la notion de son unité, de la collaboration étroite entre toutes les parties de son être, la connaissance synthétique de son individualité.

Nous avons, en effet, immédiatement conscience de nous-même comme d'un sujet « un », pensant, sentant et voulant, distinct de tous les autres, irréductible dans sa nature et identique dans le temps.

On comprend alors qu'il ne suffise plus à l'homme de connaître les lois de la biologie et de la psychologie, mais qu'il veuille rechercher la loi qui préside à son organisation propre.

La loi individuelle qui lui donne le secret du tout indivisible qui est : son « Moi ».

Conception éminemment synthétique. Il est bien évident que l'idée de personnalité n'a pas toujours eu la netteté qu'elle revêt actuellement. Netteté toute relative, d'ailleurs, puisque l'on voit M. Blondel, médecin et philosophe, n'aborder cette question qu'avec inquiétude, car, nous dit-il, dans ce problème personne n'est sûr d'être exactement chez lui du psychologue ou du biologiste, du médecin ou du sociologue.

Des siècles d'analyse doivent précéder souvent une heure de synthèse, mais analyse et synthèse ne sont que les deux termes essentiels de toute démarche de l'esprit humain.

Et c'est ainsi que l'idée de personnalité a bénéficié de tous les progrès de la connaissance dans ses domaines les plus divers.

Peut-être pourrait-on faire un historique de la notion du moi. Mais cette notion est si largement compréhensive que son histoire deviendrait une vaste monographie des diverses démarches faites dans le monde de la pensée, c'est-à-dire aussi bien dans les sciences que dans les travaux philosophiques ou l'analyse littéraire.

Sans doute, la science moderne, et tout spécialement dans le cadre de la médecine, de la biologie, de la psychopathologie, est arrivée à traduire l'idée de personnalité sous la forme d'un compendium « humoro-endocrino-sympathico-psychique ». Tous ces éléments étant étroitement coordonnés et probablement, disent certains de nos biologistes, « sous la dépendance d'un appareil spécial dit appareil de la personnalité ».

Mais les anciens avaient déjà une notion d'unité de tout notre être, et ils en cherchaient la loi.

Ainsi pensait Pythagore, qui, appliquant sa science des nombres à l'étude de l'être humain, chercha la formule des phénomènes vitaux, parvint à énoncer les lois de développement, de croissance, à noter certaines combinaisons ou retour régulier de nombres, des rapports entre les périodes d'activité et de repos, qui fut ce que l'on a appelé la doctrine des crises.

Il apparaît donc déjà dans les travaux de l'Ecole pythagoricienne la notion d'un synchronisme particulier à chaque être humain; synchronisme dont il serait bon de connaître la loi, afin d'améliorer son rendement, de choisir les moments les plus favorables à l'activité du corps comme à celle de l'esprit.

Expérimentateur, Démocrite s'efforce, lui aussi, de démêler le lien qui unit en nous le complexe physio-psychologique. Prédécesseur des écoles matérialistes et sensualistes, il s'attache surtout à saisir les étroites connexions de l'état physique et de l'état moral.

Hippocrate prépare lui-même l'éclosion de cette idée d'unité individuelle en soulignant les aspects différents que la maladie prend chez chaque malade selon l'âge, le sexe, le régime, la profession, le pays, et selon le tempérament.

La doctrine des tempéraments, qu'il eut, avec Galien, le mérite de mettre particulièrement en honneur, fut toujours, en effet, chère aux anciens. Et c'est essentiellement sous cette forme que semble se traduire le mieux notre notion plus moderne de personnalité. D'ailleurs, comme l'a observé Malapert, cette fameuse théorie des tempéraments est autant psychologique que physiologique. Elle représente donc bien en quelque sorte cette idée d'un tout physique et moral qui n'est autre que l'idée du Moi.

Mais c'est en Aristote qu'il faut vraiment chercher le précurseur des idées plus précises sur les rapports du physique et du moral.

Physiologiste autant que psychologue, physicien autant que métaphysicien, sa *Physique* et sa *Morale à Nicomaque* contiennent l'essentiel des problèmes que pose l'existence de ce lien intérieur qui crée l'individu, et l'on sait combien la philosophie cartésienne lui est redevable.

La Pensée moderne est, en effet, demeurée son héritière, et les noms que l'on pourrait citer plus près de nous ont été soit ses continuateurs, soit ses réfutateurs.

Parmi ces derniers, on doit citer Bacon, dont la philosophie fut inspirée par ses recherches sur la physique animale, la

biologie et la médecine, comme le prouvent ses ouvrages : *Historiæ vitæ et mortis* et son *De augmentis scientiarum* : « Si l'espèce humaine peut être perfectionnée, écrit-il, c'est dans la médecine qu'il faut en trouver le moyen. »

Médecin et savant autant que philosophe, Descartes l'était également. Autant qu'à comprendre les lois de la psychologie, il s'attache à saisir les secrets de l'organisme humain. Et si, fidèle à la conception aristotélicienne, il sépare l'âme et le corps, ce sera pour s'attacher à en comprendre la loi d'union, « le principe ».

Comme le rappelle M. le Professeur Mauriac, pour Descartes, « la notion de personnalité est la première et la plus certaine à celui qui conduit par ordre ses pensées ».

Et l'on discernera l'importance qu'il attribuait à la médecine, dans la connaissance et la possession de nous-même si l'on relit ce passage du *Discours de la méthode* :

« L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes que, s'il est possible de trouver quelque moyen de rendre les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'il faudra le chercher. »

Ainsi pensaient encore Malebranche et tant d'autres, car il n'est pas de penseurs chez qui cette curiosité du secret de notre Moi n'aille en se précisant.

Il faut cependant rappeler encore Pascal, qui, dans ses *Pensées*, pose une fois de plus le problème :

« L'Homme est un composé de matière et d'esprit, il ignore la matière, il ignore l'esprit, il ignore encore plus le lien qui unit la matière et l'esprit, et cependant c'est là tout l'homme. »

Si l'on serre d'un peu plus près la question, on s'aperçoit avec évidence que l'homme pense trouver, avec le secret de sa constitution intime, le secret même de son bonheur.

Connaître ses tendances, les satisfaire ou bien les maîtriser, telle apparut bientôt pour l'individu la véritable sagesse.

C'est dans ce sens plus spécialement introspectif que se tournèrent alors nombre de remarquables esprits, et c'est à

leur influence que l'on doit, à la fin du siècle dernier, cette véritable glorification du Moi, dont les premiers ouvrages de Barrès sont l'expression très symptomatique.

Autre chose est de chercher à discerner les éléments de son Moi et connaître la véritable méthode pour y parvenir. Autre chose encore est de les découvrir et de savoir les gouverner et en construire un solide et plus fort « soi-même ».

Puisque, aussi bien, la psychopathologie moderne, et d'une façon plus générale les recherches de la médecine, tant dans les maladies de l'esprit que dans les complexes sympathico-vagotonique ou endocriniens, nous ont permis d'avoir une conscience plus claire de la personnalité, peut-être le médecin pourra-t-il se permettre un jugement sur les tentatives de ceux qui partirent ainsi à la recherche de leur Moi.

Parmi ceux-ci et parmi ceux qui eurent le plus d'influence sur Barrès, il faut citer Montaigne.

L'auteur des *Essais* semble bien avoir eu pour principal objet de se connaître lui-même. L'idée de l'hérédité l'assiège. Il cherche à reconnaître en lui ses ascendants et à lire en lui-même. Il se regarde, s'observe comme une merveilleuse mécanique. Il libère peu à peu ses diverses tendances, leur accorde un instant d'attention, les reconnaît au passage, les laisse entre elles discuter à plaisir. Il fait sa joie et sa sagesse d'assister à ce spectacle intérieur. C'est la richesse de son Moi qui fait le génie de Montaigne.

On sait combien la période romantique est fortement marquée du désir de connaître et d'aimer son Moi. Mais, parmi les véritables prédécesseurs de Barrès, nous noterons au moins après Montaigne, Renan, Sainte-Beuve, Taine.

Sans doute Renan écrivit dans son *Avenir de la Science* que la psychologie de l'individu est moins importante que celle de l'humanité. Mais le Docteur M. de Fleury en a jugé clairement quand il considère cette pensée comme une boutade de spécialiste.

L'œuvre renanienne est aussi l'expression d'un Moi qui se cherche, croit tantôt se deviner, expérimente, ballottée elle

aussi par les divers courants qui traversent les profondeurs de la personnalité.

Renan « caresse amoureusement sa pensée », et il hait tout ce qui peut porter atteinte à son « individualité personnelle ».

Enfin, une étude sur le Moi barrésien doit faire remarquer, conjointement à l'influence de Renan, celle de Taine, qui, lui aussi, s'attache à mettre en valeur la question de la personnalité, et en particulier les interdépendances qui s'exercent entre elle, la race, le temps et le milieu.

Ainsi arrive-t-on à faire, vers la fin du xix^e siècle, du Moi, une divinité. Comme Jules Lemaitre et comme Anatole France, Barrès s'engage alors dans cette voie, et c'est ainsi que ses premiers ouvrages sont consacrés à rendre au Moi un culte véritable.

Cet aperçu général sur cette sorte de « mise à la mode » de la question du Moi peut nous aider à en aborder l'étude médico-psychologique. Cependant, pour en arriver à l'idée plus précise que médecins et philosophes, psychiatres et psychologues s'en font aujourd'hui, il ne sera pas moins bon de faire une critique plus serrée de cette notion de personnalité.

Progressivement amené à énoncer sur quelles bases physiologiques et psychologiques on considère édifiée la synthèse individuelle, nous pourrons tirer un plus ample profit de nos quelques remarques de médico-psychologie sur le Moi barrésien.

*
* *

Sans vouloir faire œuvre de philosophe, le médecin qui prétend actuellement étudier le problème de la personnalité doit cependant avoir des idées assez précises sur ce que furent à ce sujet les recherches des philosophes comme celles des savants.

C'est dans cet esprit que nous ferons, à propos du Moi, l'exposé qui suivra, et sans doute serions-nous ainsi agréable

à Montaigne, qui disait : « Plût au Ciel que les philosophes médicinassent et que les médecins philosophassent ! »

Nous avons immédiatement conscience de nous-même comme d'un sujet pensant, sentant et voulant, distinct de tous les autres, spirituel en ce sens que son existence, tout en entretenant des corrélations avec notre corps, ne se confond pas avec lui. Ce Moi, cet « individu », ou plus exactement cette notion de notre personnalité, a pour siège la conscience, et en est le centre.

« Je puis penser à mon âme sans penser à mon corps », disait Descartes. Le Moi et le corps ne sont pas une chose identique. Notre corps n'est pas entièrement « nous », il est à nous, il est un élément de nous-mêmes. Le siège du Moi étant dans la conscience, la personnalité, qui a, nous le verrons, une base dans notre complexe organique, est cependant dans son essence, mentale.

Centre de la conscience claire d'un individu, le Moi exerce sur le contenu de cette conscience un pouvoir de synthèse et d'organisation.

Ce sentiment de la personnalité comprend encore la notion d'une réalité toujours identique à elle-même à travers la durée. Nous avons beaucoup changé depuis notre naissance, mentalement et corporellement, et nous changeons encore constamment.

Selon l'ancienne comparaison des physiologistes, nous sommes semblables au fameux vaisseau de Thésée, qui demeurerait toujours le même navire, bien qu'à force d'avoir été réparé, toutes les anciennes pièces étaient disparues, qui avaient servi à le construire.

A tous ces bouleversements de notre Etre, le Moi survit. Quand nous disons Moi, nous parlons précisément de cet être intérieur toujours identique à lui-même à travers le temps.

D'autre part, le Moi nous apparaît comme une cause originale d'activité, une puissance génératrice de modifications dans la nature et en nous-même.

Centre de la conscience claire; identité de l'individualité

mentale et biologique; activité en puissance; triple est donc l'apparence sous laquelle le Moi se révèle à nous-même dans une intuition immédiate.

Il s'agirait donc de constituer une théorie du Moi permettant de comprendre cette apparence.

Philosophes, biologistes, psychologues, se sont attachés à résoudre le problème.

De toutes leurs théories, nous formerons d'abord un premier groupe, celui des théories spiritualistes ou substantialistes.

1° THÉORIES SPIRITUALISTES OU SUBSTANTIALISTES.

A la suite de Descartes, les spiritualistes français du xix^e siècle, avec Cousin, conçoivent le Moi comme identique à l'âme. C'est une substance métaphysique, de nature spirituelle, distincte du corps, et aussi, en tant que substance, des divers phénomènes de conscience par lesquels elle se manifeste à nous. Les phénomènes de l'activité du Moi ont des caractères antithétiques de ceux du Moi. Ils sont changeants, réductibles, peuvent disparaître; le Moi est un, permanent, ne cesse d'exister.

Lorsque Descartes disait : « Je pense, donc je suis . » « Je » signifiait ce Moi substance, matière métaphysique de la pensée.

D'après Maine de Biran, la réalité de ce Moi nous serait révélée dans le sentiment de l'effort musculaire, lequel enveloppe à la fois le sentiment de notre propre être comme source d'effort, et celui d'une réalité distincte de lui : la matière.

Il semble que Maine de Biran se soit engagé là sur une voie qui devait être reprise de nos jours, l'idée du Moi ayant essentiellement une base cénesthésique dans laquelle les sensations musculaires entrent pour une bonne part. Cependant Maine de Biran attache surtout de l'importance à la conscience même de l'effort musculaire plutôt qu'à l'effort lui-même.

Ces théories spiritualistes soulevèrent évidemment maintes objections et Hume pensait notamment que : outre l'invérifiable hypothèse que pose l'existence de ce Moi substance, l'unité psychologique pouvait très bien prendre naissance dans le simple fait de la succession de nos états de conscience. L'association des idées suffirait à créer cette notion de notre continuité intérieure, de notre individualité, ce qui aurait l'avantage d'expliquer l'évolution continuelle de notre Moi.

Sur un Moi substance, le temps n'aurait aucune influence. Le fond de notre être serait inaltérable. Pourtant nous vieillissons; faudrait-il dire que vieillir pour le Moi n'est qu'une apparence?

2° THÉORIES PHÉNOMÉNISTES.

Donc pour Hume, et aussi pour Charles Renouvier, le Moi n'est pas autre chose qu'une série, une collection d'états de conscience, liés entre eux par le mécanisme de l'association des idées, par la mémoire, par l'habitude.

Renouvier parle même d'une « catégorie de personnalité, sorte de forme de notre entendement, qui s'imposerait à nos états de conscience, et serait le principe de leur unité, en quelque sorte le contenant dont ils seraient le contenu. »

Il transpose donc la notion de Moi substance en une sorte de Moi formel, loi de l'unité et du développement de notre vie intérieure.

Ces dernières vues font du Moi une fonction de synthèse, de coordination, d'unité. Elles perfectionnent donc les premières idées phénoménistes qu'exprimait Stuart Mill en définissant la vie individuelle, la personnalité : « Une série d'états de conscience, consciente d'elle-même en tant que série », sans dire si ce principe de conscience était distinct ou non de la série.

Ces théories soulèvent à leur tour bien des difficultés. En effet, ou bien le Moi est absorbé par ses états de conscience et il est alors multiple et changeant comme eux, ou bien il s'en distingue et n'est plus simplement leur collection ou le lien qui les unit.

Or, dans le premier cas, le sentiment de l'identité du Moi, de la pérennité absolument irréductible de la personnalité, devient illusoire. Dans le deuxième cas, on revient sous une autre forme à une théorie voisine du spiritualisme cartésien.

Comment se faire alors une idée vraiment assez précise, pratique, de la notion du Moi ?

En réalité, entre ces deux pôles : théories associationnistes et théories de la continuité substantielle, le problème de la nature intime du Moi semble échapper à toute interprétation vraiment solide.

Comme l'exprime M. le Professeur Mauriac en rappelant un passage de Descartes : « La notion de personnalité est la première et la plus certaine à celui qui conduit par ordre ses pensées, mais elle est aussi de celles qu'on obscurcit en les voulant définir. »

De nombreux psychologues pensent devoir renoncer à cette définition.

« L'individualité psychologique, dit Höffding, est l'une des limites positives de la science. »

La formule est tentante pour le médecin qui ne veut pas s'aventurer sur des domaines trop purement intellectualistes. Volontiers, il suivra le conseil de Claparède qui nous dit de considérer le Moi comme un véritable postulat. Le Moi « est un postulat de la psychologie, comme l'espace est un postulat de la géométrie ».

Le médecin retrouve alors sa liberté d'action, car ce postulat de la personnalité étant ainsi posé, il reste à étudier d'une manière positive, son contenu, ses formes, ses déterminations diverses.

Mieux peut-être que ne peut le faire la psychologie pure, la biologie et la psychopathologie permettent de se faire une idée assez générale et complète des éléments du Moi.

En premier lieu, l'idée d'un Moi distinct, toujours identique à lui-même, entretient très certainement des rapports primordiaux avec l'organisme. C'est sans doute ainsi qu'il faut entendre cette formule de Ribot que : « le problème de

l'unité du Moi est, sous sa forme ultime, un problème biologique ».

Le Moi semble donc, de ce point de vue, l'expression même de la cénesthésie.

Ce sont en effet les sensations cénesthésiques qui forment le substratum biologique de la personnalité. De leurs troubles dépendent le plus souvent ces modifications plus ou moins profondes de la notion du Moi que sont les maladies de la personnalité.

Delmas et Bollé définissent la cénesthésie comme le retentissement confus de la tonalité du système nerveux sympathique. Cependant, étymologiquement, il semble qu'elle signifie l'ensemble des sensations générales internes.

C'est apparemment à cet ensemble qu'est étroitement liée la notion de personnalité.

Parmi ces sensations, on peut distinguer les sensations kinesthésiques ou du mouvement, statiques ou de position, et, parmi celles-ci, le réflexe de posture, les sensations musculaires et articulaires, la sensibilité osseuse. Mais on peut également y ajouter les sensations viscérales, c'est-à-dire, en réalité, toutes les sensations de notre être purement végétatif, réglementé par le système sympathique.

Il y a ainsi un lien étroit dont nous avons immédiatement conscience entre notre organisme et notre Moi psychique.

Aristote, disant que l'âme est la forme du corps, souligne l'importance de cette idée, de même que Bichat enseignant que le caractère moral est la physionomie du tempérament physique, et que Maurice Barrès écrivant : « qu'est-ce que le corps humain ? c'est l'expression de l'esprit ».

Organisme et mentalité subissent des modifications parallèles, et l'on sait combien retentissent profondément sur le Moi : puberté, grossesse, ménopause, involution sénile. C'est ce qu'exprime Blondel en disant que « les transformations du corps et de la cénesthésie semblent donc ouvrir la marche, et le Moi suivre le mouvement ».

S'il veut faire le bilan de tout ce que renferme la notion

de personnalité, le médecin ne doit pas manquer d'étudier ensuite comment s'organise, sur la base d'un Moi physiologique, le Moi proprement psychologique.

A ce moment, la psycho-pathologie vient lui fournir ses documents et lui donner la clef de la structure normale de la personnalité, telle que la lui a offerte l'observation du morbide.

C'est, en effet, l'honneur de la pathologie mentale d'avoir ouvert à la psychologie normale une nouvelle et incomparable route. C'est de l'enseignement de Dupré, de Delmas, de Regis, de Boll, que nous avons appris à distinguer fondamentalement l'entendement proprement dit de l'affectif, la personnalité innée, de la personnalité acquise.

C'est dans cette personnalité innée que gît notre propre secret, que sont renfermés tous les germes de la connaissance de nous-même; « c'est là notre Moi profond, la charpente robuste et comme le squelette inaltérable de notre âme » (M. de Fleury).

Grâce à la classification des psychoses constitutionnelles, hypertrophies légères, moyennes ou considérables de nos tendances innées, on a pu dénombrer ces dispositions affectives qui sont tout notre Moi.

Aux constitutions psychopatiques : paranoïaque, perverse, mythomaniaque, cyclothymique, hyperémotive, correspondent aux yeux du médecin psychologue les dispositions affectives normales : activité, émotivité, bonté, sociabilité, avidité.

C'est dans le jeu de ces tendances profondes que nous trouverons le secret de notre Moi.

Heureuse découverte! Fructueuse méthode! Connaître son Moi, n'est-ce pas le premier pas vers la véritable possession de soi-même, la première démarche vers le meilleur rendement de tout son être?

Ce fut la grande pensée de Barrès. C'est en remontant ainsi à ses sources, à son Moi profond, qu'il trouva le rythme de ses cadences, le ton de ses harmonies : « Comme je serais une machine admirable si je savais mon secret! »

CHAPITRE II

LE CULTE D'UN « MOI »

« Que cette mécanique morale complétée par une bonne connaissance des rapports du physique et du moral — où j'ai suivi Cabanis — saurait rendre de services à un amateur des mouvements de l'âme. »

(M. BARRÈS.)

Ainsi, nous l'avons vu, la psycho-pathologie, de même que les diverses sciences biologiques, a permis de se faire une idée vraiment scientifique de la personnalité.

Mieux que ne l'avait pu faire jusque-là une psychologie trop uniquement intellectualiste, la science a donné une formule relativement claire et concise de la constitution du Moi. Et non seulement elle en a tracé le schéma, décrit le mécanisme, mais elle a souligné la particulière importance de cette notion de synthèse individuelle.

Sans doute, dans son expression ultime, dans sa compréhension la plus haute, le Moi est un principe psychologique.

Le Moi est une notion que possède immédiatement la conscience. Il est le centre même de cette conscience et exerce sur son contenu un pouvoir de synthèse et d'organisation.

Cependant, ce Moi, autre nom de la personnalité, et expression même de celle-ci, puise sa source non seulement dans l'existence d'un mécanisme psychologique individuel, mais aussi dans celle d'un organisme donné, dont la notion est traduite par ce que nous appelons les sensations cénesthésiques.

Sans vouloir employer des termes que nous n'avons pas encore nettement définis, nous pouvons cependant dire du

Moi ce que le Docteur Laignel-Lavastine exprimait du tempérament : qu'il « a deux versants, d'un côté un versant morphologique qui va jusqu'à la constitution, de l'autre côté, un versant affectif qui conduit à la psychologie ».

Le problème du Moi apparaît donc bien comporter de nos jours un aspect médical.

Aux psychiatres revient le mérite d'avoir découvert le mécanisme si délicat, si complexe, de la personnalité. Aux médecins reviendra toujours le soin de veiller sur l'organisme, dont la santé reste une des conditions de l'intégrité de l'Intellect.

Non que l'un soit dominé et étroitement conditionné par l'autre, non que le psychique soit sous la dépendance du soma, pas plus que le soma n'est toujours et en toutes ses parties sous la dépendance du psychique. Sans cesse, il se fait entre eux des échanges absolument impondérables, dont nous ne pouvons pas encore exprimer nettement la loi.

Nous les séparons pour la commodité de notre compréhension, mais nous ne devons pas encore oublier que le Moi est essentiellement un.

On comprend cependant que d'excellents esprits aient cherché dans les rapports de notre être physique et de notre être psychique le secret de la possession de notre personnalité.

La voie est bonne sur une grande partie de son parcours; mais, certes, il faut à un moment la quitter pour prendre une autre route. Pourtant cette notion permet d'envisager un des aspects du problème.

Ainsi fit Maurice Barrès lorsque, désirant connaître et rendre un véritable culte à son Moi, il rechercha les enseignements du médecin philosophe Cabanis, et en appliqua systématiquement les principes.

*
* *

Une des plus essentielles parties de nos remarques médico-psychologiques sur le Moi barrésien sera effectivement consa-

crée à souligner l'importance que prit pour Barrès la question des rapports du physique et du moral.

Nous essaierons ultérieurement de faire, autant qu'il nous sera possible, une étude plus strictement psychologique de ce que fut le Moi barrésien; mais avant d'ébaucher du psychisme de Maurice Barrès une formule médico-psychologique, il nous a paru que la curiosité du médecin psychologue ne serait pas moins attirée par la façon si originale dont cet écrivain a systématiquement basé la connaissance de son Moi sur tout un substratum de réactions interpsycho-physiologiques.

Les ouvrages du culte du Moi ayant surpris et surprenant encore par leurs arabesques parfois si décevantes, la préoccupation scientifique y apparaît d'autant plus attrayante qu'elle y semble plus imprévue.

Si, comme l'exprime M. le Docteur Voivenel, la curiosité du médecin psychologue est inlassable, il nous semble bien qu'elle pourra trouver ici un aliment nouveau.

Nous verrons d'abord combien a été grande l'influence des idées de Cabanis dans la conception barrésienne du Moi; mais nous aurons grandement l'occasion de faire remarquer, dans nos chapitres suivants, combien ses vues sur la personnalité se dégagent de ces idées un peu systématiques, et comment il ne s'attache plus qu'à en exprimer le point véritablement névralgique.

Le médecin psychologue doit, en effet, noter ici combien le souci du problème de l'individualité psychologique fut toujours un des plus essentiels, pour la pensée barrésienne. Et si son témoignage ne suffisait pas, il invoquerait au besoin l'autorité d'un critique littéraire moderne, car M. Jean Giraudoux écrit : « Un auteur se met tout entier dans son premier ouvrage. » Ainsi, Maurice Barrès est tout entier dans son culte du Moi.

C'est donc en montrant l'importance qu'eut, au moins au début, sur Barrès le Docteur Cabanis, que nous préparerons une analyse psychologique plus directe du Moi barrésien.

Comme le dit M. le Docteur Voivenel, « les médecins qui lisent auscultent malgré eux l'auteur et ses héros ». Le médecin qui lit, en effet, au moins les deux premiers ouvrages de Barrès : *Un homme libre* et *Sous l'œil des Barbares*, ne serait-il pas particulièrement incliné vers la psychologie, serait cependant frappé de l'importance qu'attribue l'auteur aux déterminantes proprement physiologiques de notre être.

Nombre de fois revient le nom du médecin Cabanis et nombreuses sont aussi les pages où sont invoquées les prescriptions de l'auteur du fameux traité du *Physique et moral de l'homme*.

S'il cherche à se délasser dans un moment de lecture, le médecin profondément attaché à son art n'en retrouve pas moins avec plaisir toute allusion à celui-ci.

Il sait, en effet, combien la médecine a fait de lui un observateur particulièrement exercé, et il aime à juger les théories des écrivains, à souligner leurs justes remarques ou leurs erreurs, à avaliser leurs descriptions de caractère.

Mais avant de feuilleter en médecin les pages de *l'Homme libre*, de *Sous l'œil des Barbares* ou du *Jardin de Bérénice*, attachons-nous à connaître mieux celui qui en fut le conseiller médical, l'hygiéniste et presque aussi le directeur de conscience, tant les rapports du physique et du moral apparaissent à l'auteur véritablement primordiaux.

*
* *

Pierre-Jean-Georges Cabanis, qui fut médecin, écrivain et philosophe, membre de l'Institut de France, sénateur et comte de l'Empire, naquit le 5 juin 1757, à Cosnac, près Brive.

Celui qui devait être le médecin de Mirabeau et l'auteur du *Traité du physique et moral de l'homme*, quitta la Corrèze vers l'âge de 14 ans et se rendit à Paris, où il fit, pendant deux années, des études de lettres classiques. Puis il s'engagea comme précepteur dans une famille polonaise. Il resta

deux autres années en Pologne et n'en revint que vers 1773. A ce moment, Cabanis s'adonna un instant à la poésie et fit une traduction en vers de l'*Iliade*. Puis il lia connaissance dans le salon de Mme Helvétius avec Diderot, d'Alembert, Condillac, le baron d'Holbach, Thomas Jefferson et Franklin. Sous ces influences et, de plus, un peu découragé par Voltaire à qui il avait soumis ses essais, il renonça à la poésie et s'adonna aux études médicales, plus spécialement à la physiologie et à la philosophie des sciences.

Survint alors la Révolution. Ce fut Cabanis qui donna à Mirabeau, dont il était le collaborateur et le médecin, tous les matériaux dont il avait besoin pour traiter la question de l'éducation publique.

Soupçonné d'avoir empoisonné le tribun, Cabanis se disculpa de cette accusation en publiant le *Journal de la maladie et de la mort d'Honoré-Gabriel-Victor Riquetti de Mirabeau*.

Après la mort de Condorcet, dont il fut l'ami, il recueillit les écrits du défunt et épousa sa belle-sœur Charlotte Grouchy (la sœur du maréchal Grouchy).

Après le 9 thermidor, il avait été nommé professeur d'hygiène à Paris, puis, en 1796, membre de l'Institut. En 1797, professeur de clinique à l'Ecole de médecine, enfin membre du Conseil des Cinq-Cents, comme député de la Seine. Ami de Siéyès, il participa au coup d'Etat du 18 brumaire et fit partie des 50 députés chargés d'élaborer la nouvelle constitution.

Plus tard, Bonaparte le fit sénateur. Il vivait à Auteuil lorsqu'en 1807, il fut frappé d'apoplexie. Il mourut l'année suivante, à Rueil, d'une seconde attaque.

Outre ses quelques œuvres littéraires du début, ses principaux ouvrages de médecine et de physiologie sont : *Observations sur les hôpitaux* (1789), *Du degré de certitude en médecine* (1797), *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine* (1804), qui est un essai sur l'histoire ancienne et moderne de la médecine; *Observations sur les affections catarrhales en général et particulièrement celles qui sont con-*

nues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine (1807 et 1813).

Son principal ouvrage physiologique fortement imprégné des idées de Locke et de Condillac est son fameux *Traité du physique et du moral de l'homme* (1802), qui eut alors un retentissement tout à fait considérable et qui est celui-là même que Barrès étudia avant d'écrire son premier ouvrage.

On peut encore citer de Cabanis un *Essai sur les secours publics* (1796), un *Rapport fait au Conseil des Cinq-Cents sur l'organisation des Ecoles de médecine* (1799). Thurot a d'ailleurs publié entre 1823 et 1825 une collection des œuvres de Cabanis où l'on trouve en outre : 1° une note sur le supplice de la guillotine; 2° un travail sur l'éducation publique; 3° une note sur un genre particulier d'apoplexie; 4° deux discours sur Hippocrate; 5° une biographie de Franklin; 6° l'éloge de Vicq d'Azyr et 7° une lettre sur les poèmes d'Homère.

L'influence de Cabanis fut, pendant au moins toute la première partie du xix^e siècle, tout à fait considérable.

Héritier direct de Locke et de Condillac, il apparaît comme le représentant le plus notoire des doctrines matérialistes, plus exactement même de l'école sensualiste. En écrivant son ouvrage sur le physique et le moral de l'homme, son point de départ fut le *Traité des sensations*, de Condillac; il en accepta entièrement le système, le complétant seulement en cherchant à reconnaître la nature véritable et l'origine de la sensation.

Les immenses progrès des sciences biologiques vers la fin du xix^e siècle expliquent la diminution de l'influence de Cabanis.

Mais ce médecin philosophe, à l'imagination riche et féconde, tempérée par une raison supérieure, un style clair, net, élégant et correct, reste un écrivain de réelle valeur. D'ailleurs, son nom ne peut jamais manquer d'être invoqué quand l'on traite de cette question toujours actuelle : des rapports entre notre système psychique et notre vie organique. Il n'est presque personne qui, même actuellement, n'ait

entendu citer son ouvrage soit pendant des cours de philosophie, soit aux cours de la Faculté de Médecine.

Comme nous le dit le Professeur Blondel : « C'est chez Cabanis que l'on trouve pour la première fois exposée en France l'idée d'une psychologie scientifique dans son ouvrage sur les rapports du physique et du moral. »

C'est donc dans ce traité même que Barrès, s'attachant à comprendre la notion de personnalité, alla puiser ses documents. Cet important travail comprend deux tomes divisés en mémoires.

Dans le premier mémoire sont renfermées des considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales.

Les second et troisième mémoires présentent l'apport principal de Cabanis à la doctrine de Condillac, c'est-à-dire une histoire physiologique des sensations.

Le quatrième traite de l'influence des âges sur les idées et les affections morales.

Le cinquième, l'influence des sexes.

Le sixième traite de l'influence des tempéraments et c'est particulièrement ce mémoire qui semble avoir attiré l'attention de Barrès.

Le septième mémoire expose l'influence de la formation des idées et des affections morales.

Après ces sept mémoires dont se compose le tome premier, nous trouverons successivement traités dans le tome second : l'influence du régime sur les dispositions et habitudes morales, celle des climats, des considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire.

Le onzième mémoire traite de l'influence du moral sur le physique, tandis que le douzième et dernier montre l'influence du milieu social et des habitudes sur la personnalité en traitant « des tempéraments acquis ».

Nous aurons l'occasion dans nos remarques de médico-psy-

chologie sur *l'Homme libre* et *Sous l'œil des Barbares* de montrer quels sont les chapitres dont Barrès s'est le mieux inspiré et combien sont étroites, par instant, les corrélations entre certains passages du culte du Moi et le traité de Cabanis.

Barrès « ayant, selon sa propre expression, longuement creusé l'idée du Moi avec les seules méthodes des poètes et des mystiques, par l'observation intérieure »; nous allons maintenant, par une analyse plus directe de ses œuvres, nous rendre compte comment cette méthode si éminemment personnelle, a pu s'accommoder des données des « médecins philosophes ».

Ce qui fait en partie la physionomie si curieuse des premières démarches de la pensée barrésienne vers la connaissance du Moi, c'est ce mélange de tours poétiques puis véritablement mystiques, interprétant les données d'une observation tout objective; ainsi s'entremêlent science et littérature, poésie et philosophie.

Parlant d'un jeune homme qui, tout entier, n'est autre que lui-même, Barrès écrit :

« Je vois sur ta table des poètes, tes contemporains, des mystiques, des médecins philosophes, Destut de Tracy, Cabanis, puis des journaux, des revues... »

C'est donc maintenant à nous, médecins, de démêler, dans les ouvrages de cet écrivain, les traces de l'influence que prirent parmi les autres ces médecins philosophes, puis, nous élevant jusqu'à un autre degré, de noter l'apport de ces lectures médicales dans l'idée que se fit Barrès des personnalités.

A nous de souligner ensuite ces notions sous-jacentes à propos des nombreuses individualités auxquelles il s'attacha, pour parvenir enfin à une connaissance plus véritablement médicale de ce qui apparaît de profond et de permanent dans le Moi barrésien.

Parallèlement à une évolution de son Moi, dont l'étude ne rentre pas dans notre domaine strictement médical, nous noterons, en effet, combien peu à peu évoluent, se modifient

les vues de Barrès sur le génie et ses manifestations dans leurs rapports avec le tempérament; comment il parvient à mettre fort souvent en relief le rôle du morbide, note avec intérêt le cas de psycho-pathologie, discerne les raisons cachées qui gisent dans la profondeur même des constitutions affectives actives ou psycho-organiques. Aussi bien, voyons donc maintenant comment, pour devenir vraiment des « hommes libres », procédèrent Philippe et Simon; comment à Jersey où dans leur hermitage de Saint-Germain, en Lorraine ou sur les quais ensoleillés de Venise, réagirent les organismes de l'un et de l'autre dans cette recherche passionnée de la connaissance de soi-même.

Apprenons à connaître Philippe.

Philippe qui, vers sa vingtième année, partira pour la conquête de son Moi.

La méthode proprement psychologique, elle, est bien personnelle, bien spéciale et ne nous retiendra guère : poésie et mysticisme, quoi de plus individuel, de plus intuitif?

Mais nous l'écouterons plus longuement quand nous l'entendrons dire : « que cette mécanique morale complétée par une bonne connaissance des rapports du physique et du moral (où j'ai suivi Cabanis, quelque autre demain utilisera nos hypnotiseurs) saurait rendre de services à un amateur des mouvements de l'âme. »

Voici Philippe qui naquit dans l'Est de la France.

« Quand il eut 10 ans, on le mit au collège, où dans une grande misère physique (sommeils écourtés, froids et humidités des récréations, nourriture grossière), il dut vivre. »

Régime qui déterminera bientôt sa première orientation psychologique.

« Etant mal nourri, par manque de globules sanguins, il devint timide. »

Vers 20 ans, sa personnalité s'affirme mieux; aussi bien est-il « à table d'hôte » et mange mieux qu'au lycée.

« L'usage de la solitude et une nourriture tonique augmentèrent sa force de réaction. »

Il connaît alors les premiers enthousiasmes, « son génie lui parut infini et il s'enivrait d'être tel ».

Mais, premier indice de ses alternatives d'abattement et d'exaltation, bientôt « son cerveau anémié et ses nerfs s'affolèrent, toute la journée il somnolait d'un vague à l'estomac ».

Son extrême nervosité s'accuse. Tour à tour exalté, surexité ou triste, mélancolique, il sent naître en lui sourdement la terrible angoisse : « Son anxiété, parfois adoucie, jamais ne s'apaisait. »

Mais timide comme le sont le plus souvent ces émotifs : « Il cachait le plus possible ses sentiments, mais la meilleure réputation qu'il leur connût consistait en un long bain vers 10 heures du soir et une préparation de chloral. »

Ainsi était l'anxieux Philippe quand il rencontra Simon.

Déjà nous avons appris à connaître le premier au tournant des pages de *Sous l'œil des Barbares*. Mais apprenons à connaître mieux l'un et l'autre, ceux qui seront bientôt collaborateurs dans la difficile tâche d'étudier et de glorifier leur Moi.

« Simon, garçon très nerveux et systématique, d'aspect glacial. »

Philippe, bien nerveux lui aussi, aime les émotions violentes, mais il en tombe vite malade.

Après six mois de Paris, du monde, du Palais, de la littérature, il doit abandonner cette vie de fièvre.

« J'observai mal l'hygiène, je me dégoûtai, je partis, puis je revins ayant bu du quinquina... »

L'un et l'autre se connaissent et s'estiment depuis longtemps, mais ce qui fait le secret de leur liaison « c'est de s'analyser avec minutie ».

Heureuse disposition pour qui veut connaître les éléments de son Moi.

Disposition significative aussi pour celui qui voudra analyser la véritable nature d'une personnalité telle que celle de Philippe (1).

(1) Cf. chap. IV : *le Moi profond; la Maladie de l'analyse*.

Mais l'organisme de Philippe subit étrangement les variations de sa vie purement intellectuelle : « Je revins ayant bu du quinquina et adorant Renan. »

Voici qu'apparaît l'influence de Sainte-Beuve, d'où nouvelle crise. « En 86, je pris du bromure et ne pensai plus qu'à moi-même. »

Simon, d'ailleurs, souffre également de son côté. Heureuses maladies qui scellent encore mieux les amitiés.

« Dyspepsique un peu hypocondriaque, j'appris avec plaisir que Simon souffrait de coliques néphrétiques. »

Enfin, leurs idées sur l'hygiène coïncident d'heureuse façon. Humbles mais utiles ouvrières, elles viennent consolider encore une sympathie commencée dans des concordances toutes intellectuelles.

« Quand nous déjeunons ensemble, il a le courage de me dire vers 2 heures : « Je vous quitte », puis, s'il fume immodérément, du moins blâme-t-il les excès de tabacs.

» Ces deux points m'agrément spécialement, car moi je demeure sans défense contre des jeunes gens résolus qui m'accaparent et m'imposent leur grossière hygiène. »

Ainsi, deux tempéraments qui se reconnaissent semblables aidèrent deux sensibilités à se deviner sœurs.

« C'est dans quelques promenades de santé coupées de fraîches pâtisseries que je découvris en lui cette sensibilité peu poussée, mais très complète et qui me ravit. »

Et voici préparée la commune villégiature à Jersey.

Là-bas commencent les premières analyses du Moi qui tantôt vont bénéficier de moments d'enthousiasme, tantôt vont avoir à pâtir de nombreuses contingences.

Comment analyser et déduire pendant les pénibles heures qui suivent les repas ou bien dans l'énervement que donne ce thé anglais ?

« Ah ! ces homards de digestion si lente dont nous souffrîmes, Simon et moi, durant les longues après-midi de soleil, en face de l'Océan qui fait mal aux yeux ! Ah ! ce thé dont nous nous abreuvâmes par engouement ! »

Et non seulement cela, mais tous ceux qui seront les « Les Barbares » et dont l'odieuse présence gêne tellement les spéculations sur le Moi.

« O Moi ! Moi, cher enfant que je crée chaque jour, pardonne-nous ces fréquentations misérables dont nous ne savons t'épargner l'énervement. »

Pourtant il est par moment des minutes agréables et que peu de conditions réussissent à réaliser, et parmi elles cette fois : « une tasse de thé qui nous raffermirait l'estomac », — « une tasse de thé qui encourage notre cerveau ».

Alors, dans l'exaltation, dans l'enthousiasme, mûrissent les dignes fruits de l'analyse.

Encore une autre longue et belle séance d'analyse un jour sur le bord de l'océan :

« Nos intelligences étaient lucides, tonifiées par le bel air, soutenues par le thé. »

Et comme sans doute rien n'est négligeable de ce qui trouble le bon fonctionnement de notre machine humaine, Philippe ne manque pas de noter :

« J'ajouterai même que Simon s'éloigna un instant sous les roches fraîches, ce dont je le félicitai en l'enviant, car la nourriture et l'air des plages entravaient fort la régularité de nos digestions, où nous nous montrâmes toujours capricieux. »

Mais Jersey demeure insuffisant pour approfondir dignement ce « Moi », si cher à Philippe et Simon, et bientôt les voici partis pour leur retraite de Saint-Germain, où ils pourront alors méditer dans « la solitude et le silence. »

Enfin voici la belle paix froide de Saint-Germain : « C'est là que mon cœur échauffé sans trêve retrouvera et s'assurera la possession de ces frissons obscurs qui parfois m'ont traversé pour m'indiquer ce que je devais être. »

Tout doit être parfaitement organisé pour permettre à l'épanouissement complet, total du Moi. Physique et moral doivent trouver l'un et l'autre leurs meilleures conditions de réalisation.

Aussi bien devra-t-on veiller à toute chose, et d'abord à « l'installation matérielle ».

« Quand il s'agit de choisir les chambres de sommeil et de méditation, Simon, que je crois un peu apoplectique, voulut avoir de grands espaces sous les yeux. Pour moi, uniquement curieux de surveiller mes sensations et qui désirai m'anémier tant j'ai le goût des frissons délicats, je considérai qu'une branche d'arbre très maigre, frôlant ma fenêtre, et que je connaîtrais, me suffirait. »

Ainsi fut dirigée avec soin toute l'installation matérielle dans laquelle Simon et Philippe surent comprendre tout ce que peut exiger la nature parfois trop humaine de leur Moi.

La règle de ce nouveau monastère est bellement comprise : travail et repos, recueillement et divertissements alternent.

« L'après-midi, où je n'ai jamais pu m'appliquer, tant il est difficile de tromper la méchanceté des digestions, c'était après le déjeuner une fumerie en plein air quand il n'y a pas de vent, une promenade jusqu'à deux heures, une partie de volant dans le cloître, comme faisait pour se délasser Jansénius et M. de Saint-Cyran..., du repos dans un fauteuil balancé..., une petite promenade... (on notera que Simon, en dépit d'une légère tendance à l'apoplexie, faisait la sieste jusqu'à deux heures). »

Le soir, et fort avant dans la nuit, s'analysaient les sensations de la journée, et souvent, de ces analyses, surgissaient les beaux moments d'ivresse intellectuelle, les belles flambées d'enthousiasme, qui apparaissent vraiment comme une des plus magnifiques facultés du Moi.

« Qu'ils sont beaux les nerfs de l'homme. » Les plus petits détails à certains jours retentissent infiniment en moi. Ces sensibilités trop rares ne sont pas l'effet du hasard. Chercher, pour les appliquer, les lois de l'enthousiasme, c'est le rêve entrevu dans notre cottage de Jersey.

Voilà que s'ébauche l'idée de la thérapeutique appliquée aux mouvements de l'âme et que se précise aussi l'influence de la lecture de Cabanis.

En effet, après l'installation voici que s'ébauche le programme, et le médecin philosophe va y mettre une puissante marque personnelle.

« Combien je serais une machine admirable si je savais mon secret. »

« Nous n'avons chaque jour qu'une certaine somme de force nerveuse à dépenser; nous profitons des moments de lucidité de nos organes et nous ne forcerons jamais notre machine quand son état de rémission l'incline au repos.

» Peut-être même surprendrons-nous ces règles fixes des mouvements de notre sang qui amènent ou écartent les périodes où notre sensibilité est à vif.

» Cabanis pense que par l'observation on arriverait à changer, à diriger ces mouvements quand l'ordre n'en serait pas conforme à nos besoins. Par des hardiesses d'hygiénistes ou de pharmaciens, nous pourrions nous mettre en situation de fournir très rapidement les états les plus rares de l'âme humaine.

» Les ordres religieux ont créé une hygiène de l'âme qui se propose d'aimer Dieu; une hygiène analogue nous avancera dans l'adoration du Moi. »

Dans ce passage de *l'Homme libre* apparaît bien comment, à la suite de l'influence de Cabanis, la pensée barrésienne a pris position dans sa recherche de la personnalité.

Evoluant, s'épurant, sa conception demeurera pourtant toujours profondément celle-ci : rechercher le déterminisme d'une individualité, mais l'expliquer soit par sa constitution physique, soit par ses manifestations plus ou moins nettement psycho-pathologiques, soit par l'influence de son milieu ou de son ascendance.

Devant un Wagner ou un Louis II, un Pascal ou un Vinci, un Claude Gellée ou un Byron, amateur de mécanique morale, il en cherchera toujours le secret afin de connaître, en définitive, quelle est la nature profonde de ces périodes où notre sensibilité est à vif, ces « moments de lucidité de nos organes », ces innombrables et mystérieuses causes qui peuvent « mettre en situation de fournir les états les plus rares de l'âme humaine ».

« C'est ici, à Saint-Germain, ajoute Philippe, un institut

pour le développement et la possession de toutes nos facultés de sentir, c'est ici un laboratoire de l'enthousiasme. »

Connaissant alors toutes ses fièvres, tout le précieux et vivant complexe de son Moi, « nous tenant en main comme un partisan tient son cheval et son fusil nous dirons avec orgueil : « Je suis un homme libre. »

Mais pour qui veut connaître vraiment son Moi, son tout physique et moral, il est bon de faire d'abord une expertise de ce que vaut son organisme.

Ainsi firent Simon et Philippe, qui, partis pour le « jeu des grandes expériences », désirèrent en effet savoir quel était véritablement leur corps.

Ce qu'il était, « l'examen physique » nous le dira :

« Nous inspectâmes d'abord nos organes. De leur disposition résultent notre force et notre clairvoyance.

» Un médecin compétent que nous fîmes venir de la ville nous mit tout nus et nous examina.

» Ce praticien, soigneusement, de l'oreille et des doigts réunis, nous auscultait, tandis que nous comptions d'une voix forte jusqu'à trente. Ainsi l'avait-il ordonné.

» Vous êtes délicats, mais sains. — Telle fut son opinion qui nous plut. Tandis qu'il se rhabillait, Simon se rappela avoir bu diverses pharmacies et qu'il manqua d'esprit de suite. Pour moi, ayant débuté dans l'existence par l'huile de foie de morue, j'alternai vigoureusement les fers et les quinquinas; mais toujours me répugna le grand air, qui seul m'eût tonifié sans m'échauffer.

» Maigres l'un et l'autre, mais lui plus musculeux, nous naquîmes dans des familles nerveuses, la sienne apoplectique du côté des hommes et bizarre par les femmes. Ses mouvements sont brusques et prêteraient parfois au ridicule sans sa parfaite éducation. Il est bilieux. « A la campagne, me dit-il, » fumant ma pipe en plein air, fouaillant mes chiens et criant » après eux dès les six heures du matin, je jouis, je respire » à l'aise. »

» Cabanis observe, en effet, que l'abondance de bile met une

chaleur âcre dans tout le corps, en sorte que le bilieux trouve le bien-être seulement dans de grands mouvements qui emploient toutes ses forces.

» Ce médecin philosophe ajoute que, chez les hommes de ce tempérament, l'activité du cœur est excessive et exigeante. »

La dernière partie de cette citation permet, mieux que tout autre passage de Barrès, de montrer combien, dans les débuts tout au moins, celui-ci s'inspirait des chapitres du *Physique et Moral de l'Homme*. En effet, si l'on se rapporte au chapitre VII du tome I du traité de Cabanis, on peut y lire :

« Le caractère âcre et ardent que les dispositions ou la qualité de la bile impriment à la chaleur du corps donnent à l'individu un sentiment presque habituel d'inquiétude.

» Le bien-être facile du sanguin lui est entièrement inconnu. Ce n'est que dans les grands mouvements qui emploient et captivent toutes ses forces... qu'il jouit agréablement et facilement de l'existence... Je n'y ajoute ici qu'une remarque, les vaisseaux artériels et veineux ont un plus grand calibre; et la quantité de sang paraît beaucoup plus considérable que dans le sanguin... l'une et l'autre semblent bien véritablement dues à l'influence prédominante du poumon et du cœur.»

On remarquera combien le texte barrésien suit le développement du médecin philosophe Cabanis et comme, par instant, il en est une transcription presque littérale.

De plus, on peut déjà noter que Barrès a su choisir dans cet exposé des tempéraments celui qui convenait et les traits essentiels de celui-ci. Effectivement, sous cette description du bilieux, on ne manque pas de reconnaître la notion plus moderne de la constitution émotive, l'état d'esprit de l'anxieux qui cherche à tromper son anxiété par une hyperactivité instinctive.

La description qui se poursuit ne peut d'ailleurs plus permettre de doute.

« J'entends bien, me répond en souriant Simon, mes journées ne sont heureuses qu'en province, mes nuits ne sont agréables qu'à Paris... Cette ville, toutefois, diminue ma force

musculaire. Des occupations sédentaires, l'exercice exclusif des organes internes, entraînent des désordres hypocondriaques et nerveux.

« Oh ! la fâcheuse contraction de mon système épigastrique. »

Avant d'aller plus loin, que l'on note en passant l'exactitude de ce symptôme commun à tous les hyperémotifs, et la traduction physique essentielle de leur état d'anxiété.

Nerveux lui aussi, Philippe ressent certainement, comme Simon, toutes ces manifestations somatiques de la constitution émotive; cependant il tient à souligner ses caractéristiques individuelles :

« Chez moi, d'une activité musculaire toujours nulle, le système cérébral et nerveux a tout accaparé. Dans ce défaut d'équilibre, les organes, inégalement vivifiés, se sont altérés, la sensibilité alla se dénaturant. C'est l'estomac qui partit le premier.

« J'offre un phénomène bien connu des philosophes de la médecine et des directeurs de conscience. Je passe par des alternatives incessantes de langueur et d'exaltation; »

Notons, en effet, comment Barrès a heureusement su souligner ici l'importance de ces variations de l'humeur et comme il est facile d'y retrouver, avec ces données, la constitution cyclothymique telle qu'elle est issue des observations médicales sur la psychose maniaco-dépressive.

Mais Philippe ajoute aussitôt : « C'est ainsi que je fus poussé à cette série d'expériences où je veux me créer une exaltation continue et proscrire à jamais les abattements. »

Nous verrons dans un de nos chapitres suivants ce qu'il faut penser d'une telle thérapeutique et de ses possibilités; nous réservant d'ailleurs d'insister plus longuement sur ce trait essentiel du Moi barrésien.

Tels qu'ils sont, Philippe et Simon n'en demeurent pas moins ravis de leur corps : « Tel est notre corps... et c'est un des plus satisfaisants qu'on puisse trouver pour le jeu des grandes expériences. »

« Félicitons-nous Simon, toi d'être devenu mélancolique, et moi d'avoir été anémié par les veilles et les dyspepsies. »

Si paradoxaux que semblent leurs propos, ils n'en renferment pas moins une grande part de vérité, car c'est bien en effet dans ces tempéraments bilieux, émotifs, dirons-nous, que s'épanouit le mieux ce que M. le Docteur Voivenel a appelé « la maladie de l'analyse ».

Ainsi Philippe et Simon nous apparaissent, de par leurs plus profondes tendances, poussés vers les « minutieux et personnels » raisonnements de l'introspection. Leur analyse du Moi n'est que l'instinctive manifestation, l'expression même de leur constitution innée.

Et voici de nouveau nos deux analystes avec leurs nerfs exacerbés, leurs anxiétés, leurs enthousiasmes.

Voici Acédia, son monastère, qui verra leur séparation.

Dans un moment pénible d'abattement et d'angoisse, le nerveux Philippe défaille :

« La brutalité du grand air, l'insomnie des nuits d'auberges sur des oreillers inaccoutumés et cette lourde nourriture me donnèrent une fièvre de fatigue.

» Au détour d'un chemin, la femme d'un cabaretier demanda à mon voiturier : « Est-ce qu'il ne va pas mourir ? ».

Simon lui-même est gagné par cet abattement :

« Je suis convaincu que pour des êtres sensibles et raisonnants, les maladies sont contagieuses. Simon, jusqu'alors enclin à la voracité, fut pris d'un dégoût de nourriture; il était humilié d'une constipation malsaine que coupent des coliques précipitées. »

En vain cherchent-ils à retrouver la bienfaisante exaltation qu'anime leur sensibilité et délie leur pensée.

La période d'abattement, commencée par Philippe pendant une triste soirée d'hiver dans la petite ville d'Haroué, continue.

Un je ne sais quoi dans leur être ne vibre plus; physique et moral, tout semble se désorganiser.

« En vain essayons-nous, avec une excellente fine-champa-

gne, de nous relever. J'y gagnai le soir un sommeil épais, mais, de l'autre, c'était une acuité, une surexcitation d'esprit insupportable, avec par tout le corps des fourmillements. »

Nous concentrerons mieux nos remarques sur ces périodes d'exaltation ou de découragement en étudiant l'aspect essentiellement psychologique du Moi barrésien, mais déjà rappelons-nous ces manifestations si typiques de la cyclothymie. Ainsi, nous expliquerons-nous ensuite l'ardent enthousiasme des pages suivantes, le puissant optimisme qui transporte Philippe sur les quais de Venise.

Pourtant il apprend à connaître l'instabilité de ses enthousiasmes et il s'écrie : « Je suis inquiet sans trêve, c'est parce que j'ai en moi la notion obscure ou le regret de cette sérénité. »

Ainsi cherchera-t-il à se fuir plus tard dans le sommeil.

« Je pris une pilule d'opium pour qu'une insomnie toujours déprimante ne vînt pas me désespérer à nouveau. »

*
**

Sur ce premier aperçu médico-psychologique du Moi barrésien, quelles seront donc nos premières remarques ?

Tout d'abord, et cela exprime l'évidence même, nous notons avec intérêt le souci de toujours poser comme essentiel le rapport entre le physique et le moral.

Mais, de plus, nous remarquons cette description de deux tempéraments presque semblables, description où nous retrouvons les signes essentiels, les symptômes de l'émotivité. Et enfin nous soulignerons aussi ce désir de découvrir une véritable thérapeutique de l'âme, de saisir le secret physiologique de nos abattements, de nos enthousiasmes.

Pour le médecin, dont le rôle essentiel est de guérir, comment ne pas s'attacher plus longuement à cette dernière suggestion.

En effet, les ressources de la thérapeutique psychiatrique vont s'agrandissant, et les plus beaux espoirs semblent permis sur ce point.

On sait combien, mieux que toute psychothérapie pure, réus-

sit sur certains malades une simple thérapeutique chimique qui calme leurs spasmes. Trinitrine, bromure, phénylethylmalonylurée, donnent de très beaux résultats, de même parfois un simple régime antitoxique ou au moins une médication désintoxicante.

De plus en plus, comme le dit le Docteur Laignel-Lavastine, le médecin psychologue doit penser biologiquement et chimiquement.

Biologie et chimie, en effet, nous apprennent chaque jour à mieux connaître le secret de nos humeurs de ces « mouvements de notre sang », comme le présentait Barrès.

On découvre des concordances entre ces humeurs elles-mêmes et les complexes vago-sympathiques et endocriniens.

Cette idée d'alternance, que se plaît à souligner Barrès, on la retrouve encore vivante, agissante dans les profondeurs de tout notre être végétatif, et l'on sait combien la notion de rythme est fondamentale en sympathologie.

De ces constatations, purement scientifiques, commencent à découler des applications pratiques que nous n'avons pas à exposer, mais dont les recherches sur le Ph urinaire et le titrage des acides organiques de l'urine chez les anxieux et les déprimés, les recherches sur une médication acidifiante dans les états anxieux, sur les variations du Ph sanguin et de la réserve alcaline dans l'anxiété, donnent une idée, sinon générale et complète, mais du moins traduisent bien l'esprit.

Assurément, puisqu'au médecin, le Moi apparaît, l'avons-nous dit, comme « un concert humoro-endocrino-sympatico-psychique », il semble que, de plus en plus, nous pourrions modifier plus ou moins cet ensemble dans la mesure où ses déterminantes participent des complexes humoraux, endocriniens ou vago-sympathiques.

Ainsi pensait Descartes lorsqu'il reconnaissait à la médecine le moyen de rendre les hommes plus sages et plus habiles. Ainsi pensait Barrès en consultant Cabanis et en écrivant son *Culte du moi*.

CHAPITRE III

OBSERVATIONS BARRÉSIENNES

« ...Nous évoquions en nous les sensations les plus singulières des individus d'exception qui s'isolèrent de l'humanité pour être le modèle de toutes les exaltations. »

(M. BARRÈS.)

Il nous a semblé utile, avant d'aborder l'étude du Moi profond, de noter, dans un très court chapitre, quelques remarques sur les conceptions barrésiennes vis-à-vis de la personnalité, ces conceptions étant envisagées toujours d'un point de vue spécialement médical, et en dehors de leur aspect de pure intellectualité.

Ces « observations » de quelques individualités particulièrement marquantes nous donneront une idée des modèles que s'est proposés, à certaines étapes de son évolution, le Moi barrésien.

Certes, ses modèles sont innombrables, et, de son aveu même, d'inégale valeur. Ceux que nous présentons ici sont seulement ceux qui mettent une fois de plus en évidence la symbiose organico-psychique, cette idée barrésienne héritée de Goethe, mais due également à l'influence de Cabanis.

Cette revue nous permettra donc de souligner la méthode si particulière mise déjà en évidence dans le chapitre précédent. Mais, de plus, elle nous apportera quelques vues plus directement psychologiques qui nous prépareront peut-être à saisir les traits essentiels du Moi profond.

Une étape de transition, c'est ce que nous paraissent constituer ces observations barrésiennes.

Toute personnalité, poussée par ses tendances profondes, cherche instinctivement autour d'elle des modèles, soit pour justifier en quelque sorte son comportement, soit pour y découvrir des directives, un idéal à réaliser.

Chaque individualité se découvre ainsi des exemples, mais ceux-ci, à leur tour, réagissent sur elle. Le Professeur Blondel l'exprime en disant : « ... ce sont des types que nous prenons pour modèles, et c'est à travers eux que nous nous voyons, appuyant sur les traits qui nous en rapprochent, fermant les yeux sur ceux qui nous en distinguent, nous hallucinant pour ainsi dire afin de découvrir en nous ce dont nous voudrions qu'il y fût. »

Ainsi, connaissant d'une part l'outrance où peut nous mener le bovarysme, sachant bien aussi que le Moi barrésien est trop affirmé pour jamais y tomber, nous pourrions tirer de l'étude de ces modèles un enseignement nouveau.

Double nous apparaît donc l'objet de ces nouvelles remarques : la notation de nouveaux rapports entre « le physique et le moral », l'ébauche d'une compréhension plus complète du Moi barrésien.

Aussi bien, nous semble-t-il possible d'aborder l'étude de ces individualités en trois étapes successives. La première où nous apparaîtront quelques figures d'*Amori et dolori sacrum*, quelques-unes de ces « ombres qui flottent sur le couchant de l'Adriatique ». La seconde où nous rencontrerons les âmes étrangement tourmentées de Louis II de Bavière et d'Elisabeth d'Autriche. Et notre dernière étape nous permettra d'envisager — trop brièvement à coup sûr — ceux-là qui furent, pour le Moi barrésien, des maîtres, et parmi eux Claude Gellée et Pascal.

On voit combien il s'agit là d'une magnifique et riche matière. Plutôt que d'en parler indignement, quelques courtes notations suffisent, et nous comptons dépouiller nos remarques de tout commentaire superflu.

Commençons alors la lecture de ce livre « consacré à la douleur ». Celle-ci est aussi bien le domaine du médecin que celui du poète. Barrès le reconnaît, qui s'écrie dès des premières pages : « les physiologistes s'accordent avec les poètes et les philosophes pour reconnaître que si l'amour continue l'espèce, la douleur la purifie », phrase qui fait un singulier écho à celle de Claude Bernard que nous citons en débutant.

Ce morceau d'analyse sur « la mort de Venise », comment n'attirerait-il pas un instant l'attention du médecin psychologue, puisque son objet est non point : « de peindre directement des pierres, de l'eau, des images, mais, nous dit Barrès, de rendre intelligibles les dispositions indéfinissables où nous met le paludisme de cette ruine romantique ».

Cette notion inattendue de paludisme, elle vient du moins traduire un aspect de ce charme morbide que les natures émotives aiment à ressentir dans la mélancolie des ruines, ou des paysages, dans « la méditation sur la mort » (1).

Voyons alors comment agit ce « paludisme de Venise » : « Cette ville m'a toujours donné la fièvre, écrit l'auteur d'*Amori...* », « menteuse, lui disais-je avec amour, je sais bien » tes poisons ».

Parmi ces « ombres » vénitiennes, remarquons d'abord Byron. Sur Byron, Venise, remarque Barrès, n'a pas manqué d'apporter sa marque morbide. Ce poète est un exemple qui souligne, comment génie et maladie souvent se confondent, comment, chez ces individualités exceptionnelles, entrent presque fatalement en jeu des éléments pathologiques. Le Docteur Lévy-Valensi, dans une étude de psycho-pathologie sur Byron, notant en effet le rapport qui existe entre le processus de l'inspiration et celui de l'accès mélancolique ou maniaque, a montré que Byron fut atteint de manie-mélancolie.

A l'étude pathologique de Byron, ajoutons la contribution barrésienne : « A Venise, disait Shelley, il s'est miné la santé,

(1) *Définition de l'angoisse*, par Brissaud, Cf. chap. IV, *Le Moi profond*.

sa faiblesse était telle qu'il ne pouvait plus digérer aucune nourriture, et il était consumé par la fièvre. A l'automne de 1819, Moore lui trouva une bouffissure du visage, ... quand une mort précoce, où l'on voit ses excès, interrompit, à Missolonghi, sa lecture de *Quentin Durward*, son cerveau, un cerveau formidable, supérieur, dit-on, à celui de Cuvier, était une masse affreuse, mise en bouillie par l'alcool, l'opium, certaine tare et tous les abus destructeurs : un cloaque. Il avait une émotivité formidable : il était perméable à toutes les puissances qu'à la vie pour nous affecter.

On sait, en effet, que si l'émotivité est la plus nécessaire faculté du poète, elle peut devenir, par l'anxiété qu'elle crée, une souffrance véritable.

Autre poète, voici Musset. On sait que l'auteur des *Nuits* fut assez longuement malade à Venise. A cette maladie, Barrès attribue un bienfaisant effet et prétend qu'elle favorisa son génie (autre aperçu sur les rapports du génial et du morbide). « Favorable maladie qui sort l'enfant Musset de toute cette médiocrité. Nous ne remercierons jamais assez quelques bulles de gaz malsain qui vinrent crever à la surface de l'eau autour de la gondole de Musset. La malaria de Venise met nécessairement dans l'organisme une certaine excitation, qui le pousse à produire des images exaltées. En février et mars 1834, elle alla chercher, dans le fond de ce jeune homme un peu sec, des puissances qu'il ignorait. Nul doute qu'elle n'y ait aggravé la tare physiologique, je veux dire cette puissance de voir son double, auquel nous devons les grandes incantations d'un poète... »

Et Barrès ajoute : « Les analystes ou, pour parler net, les aliénistes, connaissent parfaitement une sorte d'hallucination qui est la vision de sa propre image. On trouve des traces nombreuses de ce phénomène dans la haute littérature. Nulle part on ne le rencontre plus précis, plus authentique que chez Musset. La sublime *Nuit de décembre* : « Sur ma route est » venu s'asseoir — un malheureux vêtu de noir — qui me » ressemblait comme un frère... », n'est pas une froide invention. Tout me crie qu'elle est faite de choses vues. »

Remarque vraiment digne d'intérêt pour le médecin psychologue, et il y a lieu de rappeler ici un passage de Rémy de Gourmont que le Docteur Voivenel a bien mis en valeur. En effet, parlant de Dante, Rémy de Gourmont écrit : « ... qu'il ait réellement entendu la voix de l'Amour lui dictant ses vers d'amour, je ne m'étonnerai qu'à demi. L'inspiration, en sa réalité physiologique, a de ces effets, ce n'est qu'un des mystères de la sensation surexcitée » (1).

Il se peut effectivement que parfois, et chez certains sujets dont l'équilibre nerveux mériterait attention, l'inspiration participe à ces troubles de la perception que sont les hallucinations.

Dans le cas de Musset : « ... le génie de ce poète ne se témoigna jamais mieux, estime Barrès, que lorsqu'il subissait des reprises de la malaria... », et encore : « Le paludisme de Venise a collaboré activement à toute une série d'excitations et de dépressions que nous admirons dans la prose, et dans les vers de ce charmant énergumène. » (2).

Cette malaria, Barrès la retrouve encore agissante chez le peintre Léopold Robert « Jeune homme timide, hanté de mélancolie héréditaire (un frère suicidé) », note-t-il, et qui « pendant de longues semaines, fut malade d'une fièvre cérébrale analogue à celle que, dans la même année et dans la même Venise, Mme Sand et le Docteur Pagello, penchés sur le lit de Musset, observaient avec l'involontaire mépris des gens solides pour les délirants ». « Toutefois, ajoute l'analyste, qui insiste de plus en plus sur ce qu'il appelle « le point de vue du déterminisme physiologique », le frère d'un suicidé fait un terrain plus dangereux qu'un simple épileptique. »

Si le climat de la lagune, l'ambiance vénitienne, a pu agir avec une telle intensité sur ces diverses individualités, c'est qu'elles étaient plus ou moins, assurément, de nature émo-

(1) R. de Gourmont, *Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse*.

(2) de εμεπγομενο : nom donné aux fous dans la Grèce antique.

tive. Tout émotif pourrait, en effet, faire siennes les paroles que Barrès prononce à Venise : « ... le noble Bragadin fut écorché vif, et parfois il me semble que, toute proportion gardée, j'avais reçu un sort semblable ».

Sort qui était aussi celui de Wagner dont l'auteur de *Dolori et amoris sacrum* nous dit : « Venise avait donné à son hôte le délicieux malaise qu'elle insinue toujours dans nos veines ». Et sans doute est-il curieux de rapprocher ici l'opinion de Max Nordau, qui considère le wagnérisme comme « l'expression d'une névrose ».

Tous ces malaises vénitiens ne sont-ils pas un peu la transposition du malaise intérieur de Barrès, celui-là que nous découvrirons aux sources de son Moi. Venise est une traduction de ce tourment intérieur, elle le fixe : « ... dès cette première minute où sa lagune fraîchit sur mon visage, en vain me suis-je prémuni de quinine; je crois sentir en moi qui renaissent des millions de bactéries ».

Reportons maintenant notre attention sur un certain nombre d'autres individualités, et, parmi celles-ci, considérons d'abord ses deux Wittelsbach dont la vie tourmentée n'a pas manqué d'attirer l'attention de Barrès : Louis II de Bavière et Elisabeth d'Autriche.

Chez Louis II, dont le cas troublant a fait l'objet de longues et intéressantes discussions, il semble bien qu'on s'accorde à reconnaître la constitution schizoïde. Cette affection fait perdre au malade le contact avec la réalité, et le fait vivre aux seuls dépens d'un monde intérieur imaginaire.

On comprend, dès lors, que, mieux que bien d'autres, ces individualités apparaissent comme marquées d'une forte indépendance et seulement préoccupées de leur Moi.

Leur histoire est celle d'un désaccord profond entre le Moi et le non-Moi, désaccord dont la base apparaît être dans un déséquilibre de l'affectivité.

Cette schizoïdie, cet autisme, peut ne pas atteindre forcément l'intelligence, qui reste relativement claire. Ainsi semble-t-il en être chez Louis II. On conçoit dès lors que son cas

offre pour Barrès une observation rare, une contribution intéressante dans son enquête sur la culture du Moi et sur son adaptation aux nécessités extérieures.

S'il est une sagesse que les fous nous enseignent, il est toute une série d'enseignements que Barrès a su puiser dans le cas de Louis II.

« ... Composant une coquille à son Moi, ce prince m'intéresse », dit-il, il a, en effet, bien compris son cas lorsque, rapprochant le nom de Louis II de celui du Tasse, il écrit encore : « ... Quel nom y conviendrait mieux que celui du grand poète, qui ressentit jusqu'à la démence la difficulté d'accorder son Moi avec le Moi général ».

Bien attachante aussi pour le médecin psychologue, nous apparaît l'histoire désolée de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, héroïne barrésienne. Cette perpétuelle errante, sans doute grande anxieuse, qui constamment médite l'idée de la mort, Barrès s'est plu à en imaginer les richesses intérieures.

C'est à propos d'elle que nous notons sa remarque : « Ces états de faiblesse irritable, ces angoisses sans cause, ces vagues inquiétudes, ces noires lycanthropies, c'est la sécrétion particulière aux natures supérieures. » Notion qui révèle la connaissance personnelle du tourment émotif.

C'est également au sujet de cette « impératrice de solitude » que, fidèle à son « point de vue du déterminisme physiologique », il nous décrit son régime :

« A titre d'indication sur la physiologie de cette personne singulière, ... je demande à transcrire ici le régime, « régime » de jockey anglais », qu'elle suivait : lever à cinq heures, bain d'eau distillée (massage suédois, bain de vapeur parfois), une heure de marche dehors, s'il fait beau; en cas de pluie, sous une galerie ou le long d'un corridor. Vers six heures, une tasse de thé et un seul biscuit. A dix heures, déjeuner composé d'une tasse de bouillon, d'un œuf, de quelques mets faciles à digérer, puis la grande promenade de quatre ou cinq heures et tous les sports imaginables. (En escrime, en natation, en équitation surtout, elle était de première force. Elle

préférerait les ascensions.) En dépit de cette discipline, des insomnies. On le voit bien par cette belle scène du lever de soleil sur l'Achilléon : « Je suis toujours ici avant le lever du soleil ».

Ces figures barrésiennes, elles sont, on le sait, innombrables, mais seules nous envisageons celles qui présentent un intérêt médico-psychologique. Un très bref aperçu nous reste à prendre si nous considérons alors comment, en ce sens particulier, Barrès s'est préoccupé du problème de la personnalité ou du génie, en leurs bases organico-psychiques.

« Capter méthodiquement ces forces, cultiver, diriger ces aptitudes d'exception, obtenir le desserrement de l'étreinte terrestre, et la sainte libération des forces les plus intérieures. Ah! le beau programme! »

C'est évidemment le programme vers lequel tend la science des individualités, mais ses démarches seront encore longues et laborieuses.

Barrès, cherchant à comprendre le génie du peintre Delacroix, nous dit : « Le savant sait que dans cinquante ans on ira plus loin que lui, il est dans l'antichambre de la nature, quelquefois la porte s'entre-bâille, il voit une magnifique échappée, mais on referme la porte en lui disant : « Assez » pour vous ».

Avec ces notions peut-être fragmentaires, la science peut cependant s'attacher à éclairer un coin du problème. Et c'est pourquoi l'auteur du « culte du Moi », étudiant Claude Gellée « s'applique à faire une enquête » sur le personnage, « à découvrir... les causes et l'enchaînement des principaux événements de la vie, puis l'hérédité directe et collatérale, puis les principales conditions physiologiques », tout en reconnaissant cependant « l'inutilité de tels efforts ».

Efforts qui ont pourtant leur raison d'être, puisque, après avoir étudié les préparations de Claude Gellée, son milieu, ses racines lorraines, son physique, il parvient néanmoins à saisir mieux comment, « d'une belle animalité, ce paysan est parvenu sans heurts à une paisible spiritualité ».

De même lorsqu'il abordera l'étude de Pascal, Barrès ne négligera pas les innombrables indications physio-pathologiques que lui fournit le cas de ce grand malade.

Le Docteur Nantiacq, dans son étude sur *Blaise Pascal malade*, a justement noté, parmi sa belle documentation, la contribution barrésienne. En dehors de toute compréhension trop purement intellectualiste, prenons au moins un court aperçu de ce que fut cette contribution :

« Il faut d'abord considérer, nous dit Barrès, que Pascal a été torturé de douleurs physiques, malade depuis sa plus tendre enfance jusqu'à sa mort. C'était une maladie mobile : il se disait sujet au changement. A l'âge d'un an, il tomba en langueur et présenta des phobies. Il ne pouvait voir de l'eau sans se livrer à des emportements très grands. Il ne pouvait voir son père et sa mère l'un près de l'autre sans crier et se débattre violemment. Il faillit mourir. Sa sœur dit qu'à partir de sa dix-huitième année il n'eut pas un jour sans souffrance, il ne supportait de boire que du liquide chaud, et goutte à goutte. Il ne cessait de ressentir de violentes douleurs de tête et d'entrailles. A vingt-quatre ans, il se trouva dans une espèce de paralysie, depuis la ceinture jusqu'en bas. »

Et Barrès rappelle ensuite ses phobies, le fameux « abîme », les douleurs de tête, les convulsions qui « le secouèrent et ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort, qui survint en sa trente-neuvième année ».

« Au milieu de ses souffrances protéiformes, ajoute-t-il, Descartes eut la bonté de venir le voir pour le soigner. Descartes n'était pas médecin, mais il connaissait très bien la physiologie, il conseilla le lit et les bouillons. C'est aujourd'hui encore le traitement classique des neurasthéniques. »

(Il y a lieu de faire remarquer ici toute la relativité de cette dernière affirmation. Le souci de l'explication physiologique a parfois entraîné Barrès à énoncer ainsi des notions non contrôlées. Ainsi le Docteur Amsler, dans son essai sur la

Psychologie des tuberculeux ⁽¹⁾, a relevé, dans « l'Appel au soldat », ce passage : « Le charme romantique de la Dame aux Camélias comporte une rude explication : la tuberculine renferme, entre autres poisons, une des substances aphrodisiaques les plus puissantes qu'on connaisse. » Le Docteur Amsler ajoute avec justesse : « Les raisons de Barrès sont sans doute dans la tradition... elles sont infiniment moins exactes au point de vue bactériologique, et nul n'a jamais isolé le poison aphrodisiaque de la tuberculine. »

Il est évident que personne ne songe à reprocher à l'auteur du « culte du Moi » des erreurs d'un intérêt si secondaire.)

Notant très bien l'hérédité et le tempérament de celui qu'il appelle « ce grand malade farouche », Barrès, comme tous les commentateurs de Pascal, ne peut que souligner cette étrange coïncidence entre les manifestations du génie et celle du morbide.

Dégageant une remarque générale, il note encore : « Sur un tel tempérament, la secousse du pont de Neuilly dut être féconde... nous sommes autorisés à comprendre que, sous l'influence d'un choc, des parties de nous-même entrent en activité. Élaborent des images et des sentiments que nous ne savions pas abriter dans nos replis. »

Point encore obscur de la personnalité qui mérite à coup sûr attention.

Cet aspect morbide de la personnalité pascalienne, le docteur Nautiacq paraît en avoir apprécié très justement l'importance en faisant justice des interprétations neuro-psychiatriques trop tranchées :

« Quant aux hallucinations et aux manifestations nerveuses chez Pascal, nous dit-il, nous les avons rattachées au trouble apporté par une longue maladie chronique. Il y eut un déséquilibre du système neuro-végétatif sous l'effet des lésions

(1) Docteur Amsler, *la Psychologie du tuberculeux dans la littérature contemporaine*, Bruel, Angers, 1928.

organiques. Mais il n'y eut jamais de désordres foncièrement pathologiques à l'origine de ces troubles nerveux. »

C'est bien en un tel sens que Barrès semble conclure lorsqu'il écrit : « ... il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer l'intégrité de son esprit. »

Ainsi nous apparaît, une fois de plus, chez cet analyste du Moi, le souci de la compréhension du physiologique, souci qui le conduit de plus à constater les fréquents rapports qu'entretiennent la création géniale et la souffrance, un des plus attachants et plus troublants problèmes de la personnalité.

Et c'est ce qui le faisait dire au sujet de Dante : « Ah! ne me parlez plus jamais du sombre Dante, je suis fixé, un tel artiste a enchanté sa vie avec la description de ses tourments, j'espère que je ne paraîtrai pas blasphémer le génie malheureux si je dis que Milton, privé de sa lumière; Beethoven, exclu du royaume des sons; Pascal, paralysé par la maladie; Dante chassé de sa cité, furent entre tous leurs frères d'infortune les mieux consolés; parce qu'il est un monde imaginaire que l'aveugle voyait, que le sourd entendait, où l'impotent se mouvait et que l'exilé habitait comme une Florence divine. »

Le médecin psychologue ne pourrait-il découvrir maintenant si le Moi barrésien ne renferme pas les germes d'un tel tourment dont il aura su faire lui aussi son enchantement ?

CHAPITRE IV

LE « MOI » PROFOND

« ... Il y a des tendances innées, et c'est là notre Moi profond, la charpente robuste et comme le squelette inaltérable de notre âme. »

(Docteur M. DE FLEURY.)

Jetons un regard en arrière, et envisageons ce que nos remarques de médico-psychologie sur le Moi barrésien nous ont permis jusqu'ici de souligner.

Nous avons envisagé de mettre en évidence la valeur théorique et pratique de la notion du Moi, et nous avons rappelé le rôle que les connaissances médicales jouaient actuellement dans notre conception moderne de la personnalité.

Nous avons vu comment Barrès avait lui-même aperçu l'importance de la synthèse organico-psychique, et de quelle façon il l'avait traduite et exprimée dans son culte du Moi.

Cette synthèse individuelle, nous en avons également examiné les principaux exemples fournis par l'œuvre barrésienne.

Ainsi s'est peu à peu précisé dans notre esprit l'aspect médico-psychologique sous lequel on peut apercevoir tout un côté de la notion du Moi, telle que l'a comprise Maurice Barrès.

Une dernière étude nous reste à faire, qui se dégage naturellement de nos chapitres précédents, et qui en est à la fois la conclusion et l'explication : l'étude proprement dite du Moi de Maurice Barrès.

Telle est la personnalité de l'ouvrier, telle est son œuvre. L'intelligence la plus hautement libérée subit toujours le

modelage puissant de cette personnalité. Comme le dit le Docteur Voivenel, « L'œuvre doit franchir notre tempérament avec sa vigueur et ses misères, nul pont n'existe sur la rivière, elle s'y mouille et s'y colore ».

Rechercher le déterminisme profond, caché, du Moi barrésien, c'est donc à la fois essayer de noter la tonalité de l'œuvre elle-même, d'éclairer son but, de comprendre mieux son auteur.

Dans ce « culte du Moi », auteur et œuvre se confondent; les mobiles qui poussent reproduisent les motifs qui attirent.

Quelle part la médico-psychologie peut-elle donc se réserver dans l'étude d'une personnalité aussi complexe que celle d'un Barrès ?

Quel domaine la science jugeant d'une individualité peut-elle parcourir ?

Il n'y a pas de science de l'individu, a-t-on dit, puisqu'aussi bien il n'y a de science que du général. Sans doute cela est vrai, mais il existe pourtant une science de l'individualité.

Les déterminantes d'un Moi sont infiniment trop complexes, infiniment trop nombreuses pour être toutes homologuées. Il est, par conséquent, impossible d'avoir une connaissance scientifique de l'individu par le fait même du nombre incommensurable de ses déterminations biologiques, psychologiques, sociologiques.

La science ne peut exercer son pouvoir de connaissance ou d'utilisation que sur des phénomènes relativement simples. A partir d'un certain degré de complexité où elle ne peut plus distinguer et apprécier le nombre et le jeu des déterminations, son rôle devient illusoire.

Ainsi en est-il vis-à-vis du Moi quand on considère les choses sous cette apparence.

C'est pourquoi la connaissance d'une personnalité, d'une œuvre, donne lieu, le plus souvent, à des études qui sont non de l'ordre scientifique, mais de l'ordre littéraire ou philosophique. Telles sont les biographies si nombreuses dans notre littérature moderne.

Cependant, en face de celles-ci, M. André Maurois n'hésite pas à reconnaître que se développe la biographie scientifique. « Il y aura, nous dit-il, des biographies dans lesquelles le développement de l'être sera tracé dans toute sa complexité...; il y aura des biographies fondées sur Galton, sur Lombroso, sur Havelock Ellis, sur Freud; il y aura des biographies médicales, des études sur l'influence des glandes endocrines, sur la formation du caractère, des études de sécrétions internes... ».

Il existe, en effet, avons-nous dit, une science de la personnalité. Biologie et psycho-pathologie nous ont révélé le mécanisme de notre individualité.

Mais où découvrir les frontières de ce champ d'investigation scientifique? C'est chose fort difficile à dire. On passe insensiblement sur cette route d'un territoire dans l'autre. On ne saurait dire où placer les bornes de ces « confins ».

Une distinction fondamentale dans la psychologie de la personnalité permettra pourtant de limiter dès l'abord nos remarques sur la personnalité barrésienne, et de préciser ainsi le point de vue de cette étude médico-psychologique : c'est la distinction faite par l'école de Delmas et Boll entre Personnalité acquise et Personnalité innée.

« Comparaison n'est pas raison », on peut dire cependant que le Moi est à la fois contenant et contenu. Le contenant serait alors tout ce qui est en nous de primitif, de fondamental, la forme spécialement individuelle de notre structure mentale. Le contenu serait tout ce qu'apporte en nous le jeu même de notre système psychologique dans le milieu social.

Contenant et contenu réagissent l'un sur l'autre, arrivent insensiblement à se transformer réciproquement. Pourtant le Moi inné, le Moi fondamental, la psychologie nous en démontre la prédominance, la pérennité. Quasi immuable charpente, on compose avec elle, on ne la change point.

C'est donc à cette personnalité innée que nous bornerons notre étude.

Parce qu'elle est d'abord la seule que nous puissions vrai-

ment juger actuellement dans le cas particulier de la personnalité barrésienne. Tant de recul encore nous manque! Parce que d'ailleurs constituant la structure fondamentale du Moi barrésien, elle renferme en puissance ses lois de développement, son « secret ».

Ce que nous apportons donc au sujet du Moi barrésien n'est donc pas tant un jugement d'ensemble qu'un aperçu partiel.

Certes, classer une individualité sous le signe de telle ou telle constitution mentale est bien en donner une expression générale. C'est véritablement en indiquer le coloris, l'ambiance, parce que c'est interpréter les sources elles-mêmes.

Comme le pense le Docteur Blondel, quand on connaît la race, le milieu et le moment, quand on connaît l'organique, la constitution psychique, il reste à étudier pourtant un tout complexe : l'Individualité.

Cette individualité est sans doute une synthèse de ces éléments, mais une synthèse où l'on ne saurait retrouver ces éléments, et qui à son tour se montre capable d'une réaction propre.

Le médecin peut, certes, aller au delà, dans certains cas particuliers, de ce Moi inné auquel nous avons emprunté nos limites. Mais il n'en est pas moins vrai que s'il veut faire le tour de ce monde complexe qu'est « l'individu », il devra donner des preuves de sa documentation philosophique, psychologique ou littéraire.

Durkheim, que l'on ne peut soupçonner de prendre la défense du Moi, peut cependant nous aider à nous faire une idée assez exacte de la part exclusivement médicale comprise dans la notion du Moi.

Le fondateur de la sociologie considère, en effet, en nous, deux processus essentiels : le socio-psychologique et le psychophysiologique. Notre individualité ne serait donc faite que de la rencontre en nous de ce qui nous vient de la société et de ce qui nous vient de l'organisme.

La psychologie, pense-t-il, n'est pas autre chose que l'étude de cette convergence organico-psychique et socio-psychologique.

La contribution médicale à l'étude du Moi sera précisément l'étude de ce système organico-psychique. C'est sur ce plan profond que la médecine pourra, sans doute, saisir les origines de « cette large compréhension naturaliste, cette conception unitaire du moral et du physique » dont Maurice Barrès se fit l'interprète après Taine et après Goethe, son « grand maître ».

Sur beaucoup de points notre notion de personnalité innée ressemble à ce complexe primitif organico-psychique, de Durkheim, comme celui-ci, d'ailleurs, ne différerait pas grandement de « l'individualité psycho-physiologique » de Tarde.

Ayant ainsi établi nos parentés psychologiques et philosophiques, afin de savoir un peu mieux ce que nous sommes, définissons en quelques mots notre méthode médico-psychologique avant de l'appliquer au Moi barrésien.

Comme il ressort des études de Boll et Delmas, nous avons déjà posé la nécessité d'une distinction fondamentale entre « Moi inné » et « Moi acquis ».

Le Moi inné constitue une sorte de première synthèse de ce qu'il y a en nous d'essentiel, de primitif. Ces éléments fondamentaux, le Moi inné les groupe sous deux complexes originaux qui sont, d'une part, le tempérament, d'autre part, l'intelligence.

C'est en interprétant les données de la psycho-pathologie que la psychologie a pu définir les constituants du tempérament. En effet, la confrontation des constitutions psychopathiques (citées dans notre chapitre premier) et des états normaux, a permis d'éclairer les phénomènes psychologiques, de définir et de classer les dispositions psychiques normales.

Ces différentes « manières d'être de la personnalité qui ont pour conséquence des tendances à se comporter de telle ou telle façon » sont ce que Delmas et Boll ont appelé les « dispositions affectives-actives ».

Le tempérament, élément essentiel du Moi inné, est formé par l'ensemble des cinq dispositions affectives-actives : avidité — bonté — sociabilité — activité — émotivité. C'est

donc sur ces diverses dispositions fondamentales qu'il convient de l'apprécier.

Quant à l'intelligence, elle rentre dans le cadre du Moi inné du point de vue de ses aptitudes primitives qui sont : la mémoire, l'imagination et le jugement. Aptitudes intellectuelles que la psychologie classique distingue toujours depuis Bacon et que la psycho-pathologie ne peut, elle aussi, que reconnaître, puisqu'elle ne saurait donner de renseignements directs sur le fonctionnement intellectuel proprement dit.

Ainsi s'éclairent, et notre but, et nos moyens d'y parvenir.

Une telle méthode d'analyse peut s'appliquer effectivement à toute individualité. Comme toute méthode vraiment sûre, elle donne une classification reposant sur des bases solides, et elle est si largement compréhensive que nulle personnalité ne risque de lui échapper.

Dégagée de toute considération morbide, son analyse peut prétendre à l'étude des plus beaux équilibres psychiques; voir même, comme le pense le Docteur de Fleury, nous aider à comprendre les manifestations du génie.

Ecoutant, nous aussi, les « voix intérieures » de Maurice Barrès, cette méthode nous guidera, nous indiquera les points essentiels, dégageant peu à peu les mobiles profonds de ce Moi si puissamment émotif, nous permettant ainsi, après, bien d'autres, de souligner le rôle éminent de la sensibilité dans l'œuvre barrésienne.

*
*
*

Nous voici donc rendus aux sources du Moi barrésien, prêts à saisir le grand souffle primitif qui soulève de telles âmes d'élite; prêts à reconnaître ce que, d'un bel esprit dégagé autant qu'il se peut de tout apport extérieur, il reste de permanent.

Parler de sources ou de profondeur; ne conviendrait-il pas mieux de nommer les cîmes? Notre vision ira, en effet, s'élargissant, au fur et à mesure que nous découvrirons ces grandes

forces essentielles, ces « mères », comme les traduisait Goethe, ces « génératrices », comme les exprimait Taine. De ce point élevé, nous pourrions mieux peut-être comprendre toute l'humanité du Moi de Maurice Barrès.

Nous n'avons eu jusqu'ici, de ce Moi, que des vues bien particulières. Nous avons entrevu, dispersés aux hasards des recherches, quelques symptômes, nullement esquisse de tableau général.

Nous l'avons étudié, ce Moi, sous l'angle bien spécial des rapports du physique et du moral (grande idée, chère à Barrès), mais nous n'avons pu discerner, à travers ces manifestations, sa vie intérieure, son évolution profonde.

Nous l'avions quitté au seuil du « jardin de Bérénice », mais, à l'heure de s'en faire une notion plus compréhensive, comment ne pas rappeler quel y fut son séjour et quelles furent ses étapes ultérieures.

Notons alors comment le Moi barrésien a deviné toute la part d'Inconscient qu'il renferme, et après cette nouvelle conquête, due à l'aimable Bérénice, regardons-le élargir son activité, son besoin de vivre et d'aimer jusque dans le cadre de la province, puis de sa nation.

Au moment d'étudier ses hérédités, ses « préparations ancestrales », voyons-le rendre lui-même hommage à sa race, à sa terre, à ses morts, comme « faisant le fondement de la personnalité, formant et alimentant notre humanité ».

Cette race, cette hérédité, ce milieu, apparaissent bien comme les déterminantes essentielles du Moi profond : « Ils lui apportent les tendances et la nourriture. » (1).

Pour Barrès, mieux peut-être que pour un autre, puisqu'il a lui-même compris cette étroite dépendance et a fini par en accepter la discipline.

Bien que né à Charmes, petite ville mosellane, il est l'enfant de deux provinces : la Lorraine et l'Auvergne.

(1) Docteur Voivenel, *Rémy de Gourmont vu par son médecin*.

Bien qu'il ait reconnu dans la Lorraine ses limites, son point de fixité, il semble bien que ce qui transparaît sous son activité et son bon sens lorrain sont les profondes tendances du tempérament auvergnat.

C'est d'Auvergne que sort la lignée. L'Auvergne, terre des hautes disciplines comme des exaltations, terre des scrutateurs d'âmes, province de Pascal, pays de Paul Bourget, terre de Barrès.

Saint-Flour, austère cité, compte dès le ^{xv}^e siècle des Barrès parmi ses consuls, ses notaires, ses médecins. Leur nom paraît sortir du dialecte auvergnat : Barrès, de « barrez » ou « bâré », qui signifie enceinte fortifiée par des pieux et des barres de bois.

Une autre branche s'installe à la fin du ^{xvi}^e siècle à Blesle, en Haute Auvergne.

De cette branche devait sortir Jean-Baptiste-Auguste Barrès, qui combattit sous l'Empire, et en 1835 prit sa retraite à Charmes, en Lorraine, petite ville où il s'était marié. Ainsi fut fondée la branche lorraine des Barrès.

Le petit-fils de cet officier de la grande armée devait être l'auteur du « Culte du Moi ».

Maurice Barrès naquit à Charmes le 19 août 1862, donc sur les bords de la Moselle, tout près de l'immense plaine lorraine d'où émerge la colline de Sion.

Sérieux et réserve du pays lorrain, émotion et passion de l'Auvergne, voyons s'épanouir en lui ce double héritage.

Il faut rechercher dès l'enfance les tendances profondes. Dès les premiers moments de la vie, elles se manifestent déjà; plus ou moins hésitantes, éléments psychiques qui s'élaborent et qui trouveront leur forme à la faveur des réactions avec le milieu.

Bernard Perez a écrit : « le fœtus appartient à la psychologie »; disons au moins qu'il ne faut pas craindre d'aller rechercher trop loin dans son passé les raisons qui ont fait l'homme mûr, ni de deviner chez l'enfant, l'homme qu'il pourra réaliser.

Ainsi verrons-nous naître et se développer dès l'enfance la puissante émotivité de Maurice Barrès.

Enfance solitaire, adolescence tourmentée, c'est à travers elles que nous allons percevoir la germination de son Moi.

A l'étude médico-psychologique du Moi, la personnalité barrésienne fournit un exemple remarquable. Nulle autre ne saurait mieux mettre en valeur ce principe fondamental de la neuro-psychiatrie : la suréminente importance de l'affectivité.

Dans leur ouvrage sur *l'Hygiène mentale individuelle*, où nous puiserons des directives, les Docteurs Bouyer et Martin-Sisteron écrivent : « Il nous paraît plus vrai de redire avec Spencer que « l'élément essentiel dans la vie n'est point la raison, mais l'affectivité dans son double rôle de sensation et » de sentiment. »

C'est bien là, en effet, tout l'être profond du Moi : la sensibilité, l'émotion.

Comme on la voit déjà puissante, génératrice de force comme de douleur, chez le petit Maurice Barrès.

Un enfant rêveur, sérieux, « grave et isolé », peu sociable peut-être — « petite brute boudeuse », dira-t-il — mais par timidité et par trop grande délicatesse de sentiments, tel était Barrès à Charmes :

D'activité faible, aimant assez peu prendre les exercices et partager les jeux des enfants de son âge, il aime déjà se replier sur lui-même, se divertir à la belle fantasmagorie de ses songes.

Sa mère, délicate, romanesque, d'une sensibilité affinée, favorise le développement de cette tendance; elle le fait lire Walter Scott et l'emmène en vacances près des ruines d'Andlau et du Spesbourg. Son imagination se nourrit d'images romantiques; il était, nous dit-il, « surexcité par la solitude, le silence et le désastre des ogives ». Ces images perdent même — phénomène caractéristique — leur caractère actuel présent, et sont le point de départ de nouvelles échappées vers le monde intérieur, vers des fictions imaginatives; il fait alors « un double songe sur l'espace et sur le passé ».

« Au seuil de ma vie, au premier temps de mon enfance, je vois dans le brouillard quelques formes émouvantes, des choses qui se prolongent en musique, du romanesque, des nuées intéressantes, des fées, des nuages d'or et d'argent, du plaisir. »

Tempérament hypersensible, cet enfant accumule en lui les images, les émotions. Sa nature nerveuse réagit fortement à tout ce qui la touche, et la trace de ces réactions restera indélébile. On sait combien sont restées pour lui toujours vivantes et jeunes, même à la fin de sa vie, les images de l'invasion de Charmes en 1870; il avait alors 8 ans.

On sait également combien est importante et à surveiller l'adaptation scolaire de tels enfants aux nerfs trop sensibles. A cette époque capitale de leur vie que constitue l'entrée au collège, les préoccupations d'hygiène mentale et nerveuse doivent marcher de pair avec la pédagogie : « Une santé fragile, un éréthisme persistant du système nerveux, sont en effet mal compatibles avec la vie à l'école jusqu'à 18 ou 20 ans » (1).

Le sensible petit Maurice Barrès n'a pas manqué d'éprouver cette pénible adaptation.

De son séjour au collège de la Malgrange, il conserva un durable, mais amer souvenir.

Peu importe la beauté du cadre pour ces âmes prédestinées aux souffrances que sont les enfants émotifs. A Barrès peuvent alors s'appliquer ces vers de Sully-Prudhomme, que Devaux et Logre citent dans leur *Traité des anxieux* :

« Ces enfants n'auraient pas dû vivre
L'enfance est trop dure pour eux. »

« Le jour — nous dit Barrès — où l'on m'abandonna près du bassin chargé de cygnes du château de la Malgrange, dont j'avais aimé le nom, la perspective, l'inconnu, et qui fut le début des grandes platitudes de la vie... »

(1) Bouyer et Martin-Sisteron, *Hygiène mentale et nerveuse individuelle*.

L'auteur de *Sous l'œil des Barbares* s'en souvient avec amertume : « ... on le mit au collège où dans une grande misère physique (sommeils écourtés, froids et humidité des créations, nourriture grossière), il dut vivre. »

Brusquement mis en présence d'un nouveau milieu auquel il doit s'adapter, le jeune émotif, qui n'est pas taillé pour une telle lutte, l'abandonne et se replie sur lui-même, il souffre. Il souffre de ne pas se sentir actif, insouciant, spontané, comme ses camarades. Sentant en lui la supériorité que lui donne cette « aristocratie des nerfs », il souffre encore de vivre en un milieu dont il ne perçoit que la rudesse.

L'attitude du jeune collégien de la Malgrange nous présente intégralement toutes ces réactions, signalées par tous les traits de l'émotivité.

M. Duhourcau, dans son étude sur « l'enfance solitaire » de Barrès, l'a mis en évidence : « Tel fut le collégien, tel fut plus tard aussi le lycéen replié dont le cœur amassa une immense âcreté mécontente... (de frêle santé d'ailleurs, « manquant de globules rouges » et trop dégoûté pour s'accommoder de la nourriture du réfectoire). Il fut le petit maltraité qui s'isolait en pleurant près du poteau de gauche sous le hangar au fond de la cour et qui se fortifiait contre l'angoisse et la puérile dépression en répétant le serment des gosses qu'on humilie : « Ils verront bien, un jour ».

Ainsi se trouvera fortifiée sa tendance au rêve. A Charmes, près de sa mère, la rêverie était pour lui la distraction préférée, instinctive; la Malgrange, loin de créer le contact avec le réel, accuse encore ce penchant. Celui-ci est devenu un refuge nécessaire.

Priviliégié de l'émotivité — privilège souvent douloureux — il se replie dès lors sur lui-même, naturelle tendance à l'introspection que l'on retrouve chez tous les sensibles. C'est ainsi que nous retrouvons la primitive, l'essentielle origine du « Culte du Moi ».

La sensibilité, l'émotivité, force à la fois magnifique et dangereuse comme toutes les grandes forces naturelles, voilà la source profonde où s'alimente le Moi barrésien.

Barrès l'a bien compris, et il nous dit: « Le culte du Moi, je m'y acheminai le jour où mes parents me laissèrent... dans la cour d'honneur de la Malgrange. Dans cette méchanceté, dans cette misère, dans cet hiver, dans cette nuit, seul, pas encore assez seul, puisque ces enfants et ces professeurs qui m'épouvantaient étaient là, je me suis mis à me replier sur moi-même et à m'encourager à vivre quand même. »

Tout âge pose pour ces natures émotives de nouveaux et graves problèmes. L'adolescence pose celui de l'adaptation à la vie. Le Moi barrésien ne manque pas de le ressentir vivement.

L'adolescence, c'est l'heure pour le jeune homme de découvrir sa route, de trouver la formule qui accordera les réalités de l'existence avec ses tendances profondes.

Écoutons ce que nous dit de l'émotif le docteur Bouyer : « Le voilà sorti du collège, tenu à trouver lui-même la façon d'équilibrer les divers éléments de son caractère et de les accorder avec l'ambiance. Mais, comme nous l'avons dit, l'être intérieur ne cesse d'évoluer et le monde extérieur subit également des modifications continues. Il s'agit d'une lutte sans arrêt pour maintenir l'harmonie dont dépendront en premier lieu la santé nerveuse et mentale ainsi que le goût de vivre. »

Cette lutte, si elle existe chez tout être, elle n'en demeure pas moins chez la plupart subconsciente, mais pour ceux chez qui l'émotivité apparaît maîtresse du caractère, ses manifestations ne manquent pas d'être douloureuses.

Chez Maurice Barrès, nous verrons, en effet, le Moi prendre avec effroi, conscience de son aptitude à souffrir, connaître le tourment de l'angoisse, ce « hard labour de l'émotivité ».

Comment le jeune Barrès, enfant précocement grave, « col-légien qui prend les choses au tragique », ne réagirait-il pas violemment en voyant s'ouvrir devant lui les perspectives désolées, à ses yeux, de la philosophie; comment ne s'émeuvrait-il pas devant la multitude des systèmes où il ne sait prendre une règle de vie : « à dix-huit ans il était gorgé des plus audacieux paradoxes de la pensée humaine ».

En dehors de toute considération philosophique, le médecin, comme aimait à le dire notre regretté maître, le Professeur Verger, doit être un pragmatiste. Plus qu'à tout âge, le jeune homme doit justement avoir lui aussi un idéal pragmatique. S'il ne l'a pas, c'est qu'il faut reconnaître à ses nerfs, à son esprit, un caractère d'une marque distincte. Barrès, marqué du signe de la sensibilité, ne pouvait que ressentir ces tourments, qui sont le sort de telles adolescences.

C'est peut-être le moment de sa vie où il aura ressenti le plus fortement les affres de la mélancolie anxieuse — « il les ressent parfois jusqu'à frôler l'idée du suicide ».

M. Duhourcau, qui a bien noté ce moment de crise, rappelle : « Arrive-t-il un soir vers 9 heures dans la nuit la plus profonde, à Clermont-en-Argonne, il écrit : « Dans ce » petit village qu'aucun chemin de fer ne relie au monde, et » serré plus étroitement que jamais par les pressentiments » de la mort, j'ai peur de la vie, des catastrophes physiques, » des horribles souffrances. N'ayant ni revolver, ni chloroforme, je me sens désarmé contre les méchancetés du destin. » L'angoisse est bien en effet pour lui ce qu'en a dit un jour Brissaud : « une méditation sur la mort ». Mais l'angoisse, comme l'observe le Docteur de Fleury, est encore plus qu'une méditation : « la somme d'un supplice physique et d'une torture morale ».

Écoutons de nouveau Barrès en proie à son tourment : « Je ne pouvais plus supporter la solitude. Comme une mouche qu'on chasse et qui revient dix fois... le même problème s'imposait toujours à mon esprit. En même temps, une sorte de peur, de détresse, m'assombrissait. J'aurais voulu fuir, échapper à cet inconnu que j'attendais avec une réelle terreur. Au milieu de la nuit, de tous les divertissements et jusque dans les phrases que je prononçais sur les sujets les plus indifférents, cette inquiétude soudaine se dressait devant moi comme le spectre des légendes et m'accablait d'un découragement qui, poussé plus loin, m'eût contraint au suicide. J'ai quelquefois fait des lieues et des lieues d'un pas rapide sans

pouvoir me détourner de ces obsessions... J'attendais le moment de me réfugier dans l'obscurité, dans le sommeil, qui, bientôt, était coupé par des idées devenues des cauchemars. »

De cette angoisse, qui fait ainsi sa torture aux environs de la vingtième année, Barrès ressentira toujours plus ou moins les affres au cours de son existence.

Toujours vibrante, son émotivité présidera aux élaborations du « culte du Moi »; nous avons pu nous en rendre compte dans notre troisième chapitre.

S'il parvient cependant à se conquérir, c'est non seulement par une évolution intellectuelle qui le pousse à se découvrir des disciplines, mais aussi parce que, prenant le souci des choses publiques, il se jette résolument dans l'action.

Cette action, « elle est nécessaire à Barrès d'abord comme dérivatif. Elle est son sport qui le sauve de la folie où le menait une débauche d'analyse » (1).

Barrès lui-même le reconnaissait et voyait là sa sauvegarde : « Oui, j'ai failli être fou », nous dit-il.

Mais pour qui sait la permanence et la force des constitutions innées, il est naturel de penser que cette émotivité sera toujours restée dominante.

L'œuvre barrésienne nous révèle, en effet, que son auteur a toujours connu cette gêne des émotifs, leurs angoisses, leur tension nerveuse, leur oppressante barre sur l'épigastre et, comme Barrès le dit, leur « hystérie de méditation ».

« Il se dicte une ordonnance », écrit de lui M. Henri Franck, son œuvre le montre en effet s'adaptant comme il le peut à son mal, s'inventant des thérapeutiques toutes personnelles :

« Pour réagir contre cet état nerveux, il n'est qu'un remède, empirique, mais vraiment pas mauvais, dans les plus fortes angoisses de la vie de société, et surtout dans les réveils de nuit, se raidir et prononcer une phrase, un raisonnement, préparé à l'avance. Cela peut surprendre, mais ces angoisses sont

(1) Duhourcau, *op. cit.*

le résultat d'une force qui tourbillonne en nous (souvent un afflux de sang au cerveau), il s'agit d'utiliser cette force, il faut ordonner un cerveau désordonné. »

A la tombée du jour, à l'heure mouvante du crépuscule, c'est toujours cette grande inquiétude des anxieux que Barrès sent monter en lui.

Doué d'une telle émotivité, il ne saurait voir venir avec son automne l'entière sérénité. « Son mal est intérieur. Il n'attend rien que de soi-même. En lui se plaint toujours, comme il dit, la bête de tristesse » (1).

Il ne cessa de faire longuement sa « méditation sur la mort ». « Tue-moi vite », disait-il à celle-ci. Elle vint, et vite, à l'âge où il l'attendait, instruit par son hérédité. Au début d'une soirée de travail : « soudain il pâlit et se plaignit d'une violente douleur au côté gauche... ». C'était la nuit du 4 décembre 1923, nuit où mourut Barrès.

*
* *

Les « voix intérieures » ne nous ont-elles point assez clairement parlé. De ce qu'elles nous ont confié, faut-il faire la critique et présenter une interprétation dernière? Peut-être, car d'une matière si riche, il y a bien lieu d'éclaircir et ordonner la complexité.

L'heure est venue de faire le point. Accomplissons donc cette tâche finale, en exprimant ce que nous paraît contenir d'essentiel le Moi profond, dans ce double aspect sous lequel nous l'avons défini : tempérament et intelligence.

Le tempérament, voilà bien le retranchement dernier où l'on doit découvrir les tendances fondamentales du psychisme, le domaine où, à coup sûr, la médico-psychologie peut se croire chez elle et dire son mot;

Assurément, il ne semble pas possible, à l'heure présente,

(1) Duhourcau, *op. cit.*

de faire le bilan complet du Moi barrésien, du point de vue des cinq dispositions affectives-actives. Mais aussi bien s'accorde-t-on à reconnaître que toutes, parmi celles-ci, ne présentent pas une importance égale. Les unes sont vraiment déterminantes, les autres simplement adjuvantes.

Essentiellement déterminante, telle nous apparaît bien, dans le Moi barrésien, l'émotivité. Les preuves que cet ouvrage apportent démontrent bien que le Moi profond de Maurice Barrès est directement placé sous le signe de la constitution hyperémotive.

Cette constitution, que l'analyse neuro-psychiatrique révèle chez presque tous les artistes, les littérateurs, Barrès avait bien compris qu'elle était le secret de toute sa force.

C'est elle qui le rend vibrant, qui entretient chez lui ce degré d'excitation cérébrale sans lequel il n'est pas des créations. D'elle naquit le « culte du Moi ». Ce que l'on a appelé, en effet, la « maladie de l'analyse » est une des essentielles caractéristiques de la constitution émotive. L'introspection est la tendance profonde de l'hypersensible. ●

A des réactions trop pénibles avec le milieu extérieur, il oppose le repliement sur soi-même, et se penche avec une délectation amère sur son « tumulte intérieur ». Là aussi, souffrant d'une richesse trop grande, il rencontre d'ailleurs une nouvelle douleur. Le « tourment de Barrès » tant commenté en est un nouvel exemple.

Comme l'exprime Fromentin dans son *Dominique* : « La sensibilité est un don admirable. elle peut devenir une rare puissance, mais à une condition, c'est que vous ne la retournerez pas contre vous-même. Si, d'une faculté créatrice éminemment spontanée et subtile vous faites un sujet d'observation, si vous raffinez, si la sensibilité ne vous suffit pas et qu'il vous faille encore en étudier le mécanisme... Il n'y a pas de limites à de pareilles perversités. Prenez garde à cela, et quand il vous arrivera de vous apercevoir agissant, souffrant, aimant, vivant, si séduisant que soit le fantôme de vous-même, détournez-vous. »

Certes l'émotivité demeure la faculté essentiellement créatrice, et c'est pour cette raison, que de Barrès on peut dire ce que Bouyer écrit de l'émotif : « Le spectacle du monde retentit en mille nuances sur le clavier délicat de son affectivité. » Mais cette émotion, qui marque si profondément le Moi barrésien, apparaît aussi, nous le voyons, comme une cause de douleur.

De l'enfantement et de la souffrance, le vieux parallèle se retrouve toujours.

Cette émotivité, qui par moment se transforme en véritable angoisse, entretient toujours chez l'individu un état latent d'anxiété. Cette disposition anxieuse, elle explique chez Barrès celui que connaissait bien les Tharaud : « Cet homme inquiet qu'il était, profondément, sous son apparence sereine et sûre de lui ».

Si le génie, ou l'inspiration, est une « voix intérieure », ou :

« ...comme un inconnu qui vous parle à l'oreille » (1).

tout cela n'est point forcément joie.

L'extase des créations n'est souvent qu'une immense douleur, et une nature de génie est une nature qui doit savoir souffrir.

Toute la longue histoire de l'émotivité le démontre, et c'est sans doute en ce sens que Jean de Gourmont écrivit : « Malgré Nietzsche, les surhommes sont moins peut-être ceux qui surmontent leurs impulsions que ceux qui osent y obéir et aller jusqu'au bout de leur humanité. »

A cette présence dans le Moi barrésien de l'hyperémotivité, nous devons juxtaposer celle de la cyclothymie. Les alternatives de tristesse et de joie, de lassitude et d'activité, Barrès les a également bien notées, comme nous l'avons vu dans notre second chapitre. C'est l'auteur d'*Un homme libre* qui écrit : « J'offre un phénomène bien connu des philosophes de la mé-

(1) Alfred de Musset.

decine... Je passe par des alternatives incessantes de langueur et d'exaltation. »

On conçoit facilement que cette disposition devienne, comme l'hyperémotivité, une raison de tourment. D'ailleurs la cyclothymie souligne la constitution émotive. En effet, un hypersensible « excité » est enclin aux grands enthousiasmes et « un émotif présentant un appoint dépressif sera plus timide qu'un simple émotif » (1).

On comprend dès lors le désir de Barrès, cette grande idée qu'il expose dans le « Culte du Moi », découvrir le moyen de rendre permanents ces instants d'exaltation, de se maintenir toujours dans la vivifiante compagnie des enthousiasmes.

De cet état, auquel une thérapeutique purement intellectuelle ne suffit pas, la médication somatique ne semble pas encore au point.

Cette cyclothymie, elle est le rythme profond de la pensée barrésienne : « extases », puis « dépression », dit M. l'abbé Brémond ; élan d'enthousiasme, puis repli sur soi-même et délectation amère.

Ces variations dans le tonus de l'activité n'ont cependant pas empêché Barrès de prendre part à l'action.

Nous avons vu que ce fut pour lui une circonstance heureuse, et, comme il l'a écrit : « une détente hygiénique ».

Les individualités émotives doivent, en effet, être poussées vers l'activité. Si elles ne le font elles-mêmes, il faut les faire viser des buts pratiques, les faire garder le contact avec le monde extérieur.

Cette thérapeutique, que Barrès s'est appliquée lui-même, beaucoup d'émotifs, d'anxieux y obéissent instinctivement. Beaucoup d'hypersthésiques infatigables d'une activité débordante ne le sont que pour se fuir eux-mêmes, et le Docteur Léopold Lévi, parlant de ceux-ci, nous dit : « Ce tempérament se retrouve chez les grands brasseurs d'affaires, infatiga-

(1) Delmas et Boll, *La Personnalité humaine*.

bles, mais aussi un peu anxieux qui sont poussés à s'étourdir eux-mêmes par des soucis et de grandes préoccupations. »

Se détourner de soi-même, c'est, en effet, pour les émotifs, pour Maurice Barrès, le secret de la santé mentale : « détournez-vous », disait Fromentin.

A l'habitude néfaste de subtiliser sur sa vie psychique, il faut essayer de substituer l'habitude d'agir.

Il est un point de l'émotivité barrésienne sur lequel le médecin psychologue peut sans doute énoncer une nouvelle remarque.

Tous les commentateurs de Barrès nous parlent, en effet, d'une certaine hauteur dans sa manière d'être, ou tout au moins d'une sorte d'ironie supérieure qui le rendait, dit-on, fort intimidant.

Il y a peut-être lieu de retrouver dans la nature de son Moi profond la véritable origine de cette attitude instinctive, attitude qui répond, bien vraisemblablement, à une disposition fort connue chez les émotifs, et qui est tout simplement la timidité.

Dugas l'a bien dit : « S'il y a des maladies professionnelles, comme le prétend Cabanis, la timidité pourrait bien être celle des gens de lettres. »

Assurément, car ces gens de lettres sont, dans l'immense majorité des cas, des émotifs. Barrès ne devait pas échapper à cette règle et il est fort possible que, dans sa nature profonde, son Moi ait été celui d'un timide. Or, qui ne sait que nul n'est plus intimidant qu'un timide ?

Ces considérations de médico-psychologie ayant défini le Moi barrésien du point de vue fondamental de son tempérament hypersensible, est-il possible de se prononcer maintenant du point de vue de l'intelligence ?

La tâche devient plus difficile, puisque l'on sait, en effet, que la psychopathologie ne nous renseigne pas directement sur les aptitudes intellectuelles.

Définies par Delmas et Boll grâce à la méthode psychophylogénique : mémoire — jugement — imagination, telles

sont cependant les trois aptitudes fondamentales qu'il nous faudrait envisager.

Ces trois éléments constituent en quelque sorte le mode d'adaptation de l'affectif au monde extérieur. C'est sous leur influence que « les dispositions affectives tendent à s'intellectualiser et à permettre une compréhension de plus en plus objective des choses ».

On comprend alors le rapport que ces dispositions présentent avec la personnalité acquise, mais aussi leur étroite dépendance du Moi inné.

Désireux de rester toujours dans le cadre de ce Moi inné, c'est cette collaboration entre l'affectif et l'Intellect que nous soulignerons dans le Moi barrésien.

La première et sans doute la plus simple parmi les aptitudes intellectuelles, la mémoire, ne possède pas une importance prépondérante, « elle reste un facteur accessoire dans un grand nombre de cas où d'autres dispositions prédominent ». Tel est effectivement le rôle qu'elle semble jouer dans le psychisme barrésien. Pourtant nous avons noté combien étaient restées profondément gravées dans la mémoire de Barrès toutes les émotions de l'enfance, de l'adolescence.

Ici, toute la charge affective a réagi fortement sur la mémoire. Les images sont restées fraîches, jeunes, parce que puissamment colorées par l'affectif.

Sur un plan supérieur, véritable « activité créatrice », aptitude essentielle dans l'art, la littérature, la science, la philosophie, nous apparaît ensuite l'imagination.

De ce point de vue, il suffirait de noter les juxtapositions d'images musicales ou plastiques, surtout musicales, qui abondent dans l'œuvre de Barrès pour nous démontrer la puissance de son imagination. Mais, de plus, nous l'avons vu dès son enfance se délecter déjà dans un monde intérieur d'images, de sons, de couleurs. Plus tard, le goût des Venise, des Tolède, de l'Asie et de ses sortilèges, le beau rêve oriental d'« un jardin sur l'Oronte » sont là comme de nouvelles preuves d'une imagination prépondérante.

Cette imagination se montre d'ailleurs très puissante le plus souvent chez l'émotif. Elle est, nous l'avons vu, son refuge, la meilleure source de ses satisfactions.

Pouvons-nous dès lors remonter jusqu'à ce troisième et dernier degré de l'intellect que constitue le jugement. Sur cette aptitude essentielle d'élaboration et d'adaptation de la vie affective, notons d'abord quelques remarques essentielles.

Apprécier un jugement dans le cadre du Moi inné, c'est apprécier sa valeur intrinsèque en dehors de toute considération de culture, d'éducation, d'érudition. Il conviendrait alors de le considérer, comme disent les auteurs de la *Personnalité humaine* : « dans des cycles à peu près exclusivement idéatifs », ces cycles idéatifs étant des cycles intellectuels où l'affectivité devient nulle, où entre seulement en jeu la pure spéculation.

Bien que, excessivement rares, ces cycles peuvent exister, et se trouver chez des esprits hautement entraînés aux démarches de la pensée comme un Maurice Barrès.

Mais ils ne sont cependant pas de ceux que l'on peut retrouver facilement dans une œuvre aussi subjective que la sienne.

Étant donné cependant ce que nous savons du Moi profond, il est permis de penser que ce jugement, ainsi considéré dans sa forme primitive, est tel, qu'il a permis l'élaboration de cette tournure d'esprit que Pascal appelait « l'esprit de finesse ».

Cet « esprit de finesse » est, nous disent Delmas et Boll, une façon rapide d'évaluer non seulement avec exactitude, mais encore avec la manière qui convient le mieux : « c'est une vision directe, exacte et nuancée ». Nuancée; voilà le terme qui nous permet de deviner le jeu de l'affectivité. Cette définition implique, en effet, du côté affectif-actif une puissance d'émotion assez forte dont il est bien possible de justifier le Moi barrésien.

Certes, la neuro-psychiatrie a séparé fondamentalement l'affectif de l'entendement, mais quand elle juge d'une indi-

vidualité, elle ne le fait qu'en rétablissant l'étroite collaboration entre ces deux éléments primitifs.

« L'intelligence est une lumière, une belle, pure et froide lumière, mais elle n'est pas une force. C'est dans nos dispositions affectives-actives qu'il faut chercher et que l'on trouve le mobile de nos actions. » (1).

L'étude du Moi barrésien nous permet de vérifier une fois de plus cette vérité. Dans cette individualité, l'intensité de la cérébration est l'équivalence d'une affectivité puissante.

Elle explique son pouvoir de « passionner l'abstrait ».

Son Moi profond nous a révélé cette constante union entre l'intellect et l'affectif, c'est là le secret de l'unité psychologique.

Mais, dira-t-on, cette unité psychologique ne revêt-elle point, par moment, une apparence morbide? Ces angoisses, cette cyclothymie, cet « état nerveux » qui viennent alimenter une intelligence affinée, jusqu'à quel point cet ensemble ne sort-il pas du normal?

Question dont on voit l'importance et la difficulté, puisqu'elle voudrait d'abord voir posées les limites du normal et du pathologique. Mais qui, de ces limites, nous donnera le critérium véritable?

« Chose étrange, nous dit le Docteur Bouyer, la plupart des grands esprits dont l'originalité s'est imposée aux masses ont eu, dans un psychisme brillant, ce grain d'anomalie de qualité variable. »

Déjà, dans le domaine purement somatique, il est difficile de fixer les limites de l'anomalie. Ribot, qui l'avait bien mis en évidence, écrivait : « S'il en est ainsi pour la santé du corps, combien plus encore pour la santé de l'esprit, l'organisme psychique plus complexe et plus instable que l'organisme physique laisse difficilement fixer une norme. »

On sait pourtant combien cette parenté du génie et de la

(1) M. de Fleury.

maladie fut toujours un thème commenté. Le cas du Moi bar-résien, s'il est bien loin de rouvrir un tel débat, nous permet pourtant de noter une fois de plus la complexité de la ques-tion.

« *Mixtura dementiae* », mélange de raison et de folie, di-sait Aristote en parlant du génie. De nos jours, le problème s'est posé en des termes quasi semblables.

Entre la thèse de Moreau (de Tours) et de Lombroso, et celle que M. Jonsco nous expose tout récemment, il y a place pour les interprétations les plus diverses. En effet, si pour les premiers, génie et névrosé s'assimilent, la personnalité géniale est pour le second : « à la fois la forme parachevée de la personnalité humaine, et la mieux organisée pour se dé-fendre et fuir la névrose. »

Ce que l'on retient cependant, c'est que la plupart de ces grandes individualités ont souffert d'un tourment intérieur, et que toutes l'ont plus ou moins exprimé.

Parmi eux, Byron, malgré son outrance, traduit cette ten-dance générale lorsqu'il ne craint pas d'écrire : « Le poète ne peut atteindre le plein épanouissement de son génie que s'il n'est malade de corps et d'esprit *mens insana in corpore insano* ».

En réalité, il conviendrait peut-être de se faire d'abord une idée un peu plus nette de ce que l'on peut appeler le génie ? N'a-t-on pas abusé du terme ?

La psycho-pathologie, en nous donnant une idée plus pré-cise des fonctions mentales, peut sans doute ouvrir sur ce point la voie à d'intéressantes critiques.

MM. Delmas et Boll semblent bien en avoir donné un exem-ple dans leurs essais de psychologie comparée.

Il existe en vérité bien des sortes de manifestations du génie, et qui empruntent plus ou moins au domaine affectif-actif ou à celui de l'intellect. C'est là un complexe où l'on doit discer-ner à la fois les apports respectifs de l'inné et de l'acquis.

Pour nous qui, au cours de ces remarques, n'avons consi-déré que le Moi inné, sur ses bases physiologiques et dans ses

éléments psychologiques, il ne nous appartient pas de formuler un jugement définitif sur le cas barrésien.

Ce jugement pourra-t-il quelquefois être rendu ? Barrès écrivant que : « La connaissance des raisons de penser et d'agir d'un seul homme, cet homme fût-il de notre race et de notre temps, dépasse infiniment les forces de notre esprit », ne paraît pas encourager une telle recherche.

Sans parvenir à une connaissance intime, directe, il reste du moins permis à la science d'éclairer autant qu'elle le peut le problème.

Ce que nous avons pu saisir, dans l'intimité du Moi barrésien, c'est la concordance d'une émotivité hautement différenciée et d'une intellectualité puissante.

Dans cette collaboration de l'intellect et de la sensibilité, cette dernière ne pouvait faire autrement que d'apparaître sous ce pénible aspect que revêtent par moment ses formes les plus hautes.

Mais nous sommes certainement là en un point où la neuropsychiatrie doit introduire dans les modalités du déséquilibre neuro-psychique une notion de qualité : « à certains degrés de la vie affective et intellectuelle, les termes « caractères psychopathiques » ou « névropathiques » n'ont plus de sens ».

Dans le cas particulier, le terme « malade » demeure absolument dépourvu de toute signification, et le médecin doit s'honorer d'élargir sur ce point le plus possible ses notions nosologiques.

Il est différentes sortes d'équilibres ; Barrès, qui connaissait son tumulte intérieur, n'enviait nullement l'équilibre dit « normal » qui, pensait-il, reste improductif.

Aussi faut-il croire que, inconsciemment ou non, il s'est dépeint lui-même lorsqu'il prononça sur Pascal le jugement suivant :

« Il y a un élément pathologique dans ce grand homme, mais qui le tourmente sans jamais entamer l'intégrité de son esprit. »

Le secret de ce qui est, au contraire, une supérieure et belle

santé ne tient-il pas dans cette devise d'un autre écrivain, contemporain de Barrès : « Mon mal m'enchanté. »

*
* *

Bien que certain de n'avoir pas épuisé les ressources d'un sujet qui en est si riche, ici s'arrêteront nos remarques médico-psychologiques sur le Moi barrésien.

Etant donné, comme le dit le Docteur Henri-Paul Touzet, parlant lui aussi de Barrès, « ce que cet écrivain a d'universel », nous avons essayé de tirer de son exemple une faible contribution à l'étude de la personnalité.

Dans une question si éminemment actuelle et si pleine de promesses, il convient que chacun collabore dans la mesure de ses moyens.

C'est cette tâche que nous avons essayé d'accomplir.

CONCLUSIONS

Ces remarques médico-psychologiques sur la notion du Moi, et particulièrement sur son expression dans l'œuvre d'un analyste contemporain, nous ont donc permis :

I. — De mettre en valeur les contributions de la biologie, de la psycho-pathologie et de la psychologie à l'étude de la personnalité, en exposant brièvement la façon dont semble se poser actuellement du point de vue médical le problème de l'individualité.

II. — De noter comment, dans l'œuvre barrésienne, la conception du Moi s'est appuyée sur des notions de physiologie ou de physio-psychologie, et de montrer, par des exemples, l'importance que prend dans cette œuvre « le point de vue du déterminisme physiologique ».

III. — De noter, à ce propos, l'influence du médecin philosophe Cabanis et de son *Traité des rapports du Physique et du Moral*.

IV. — De faire l'étude psychologique du Moi barrésien, dans les limites de sa personnalité innée, et selon les principes dégagés de la psycho-pathologie par A. Delmas et M. Boll.

V. — De souligner, dans ce Moi inné, les constitutions émotives et cyclothymiques qui expliquent d'une part cette tendance à l'analyse de soi-même d'où est sortie « le culte du

Moi », d'autre part un fond constant d'anxiété et probablement de timidité.

VI. — De remarquer l'influence de l'affectivité sur l'intellect proprement dit, de noter la richesse de l'imagination et, en résumé, des aptitudes intellectuelles d'une qualité telle qu'elles contribuent à former ce que Delmas et Boll, à la suite de Pascal, ont défini comme « l'esprit de finesse ».

VII. — D'apporter ainsi la contribution d'un exemple à la question de personnalité, mais aussi à celle, plus particulière, de la constitution émotive.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

E. MICHENEAU.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 28 novembre 1930.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE. — Morale à Nicomaque, trad. SOUILHÉ. *Arch. de phil.*, Beauchesne, Paris, 1929.
- AZAM. — Le caractère dans la santé et dans la maladie, Baillière, Paris, 1887.
- BAINVILLE (J.). — Louis II de Bavière.
- BARRÈS (M.). — *Œuvres*, Plon, Paris.
- BERGSON. — L'évolution créatrice. Paris, Alcan, 1907.
— Les données immédiates de la conscience.
- BERNARD (Claude). — Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.
- BLANC-PERIDIER (A.). — Maurice Barrès. Collection des biographies contemporaines, Spes, 1929.
- BLONDEL (Ch.). — La conscience morbide.
— La personnalité. *In* traité de psychologie de Dumas.
- BOROWECKI. — Recherches psychologiques dans la psychiatrie. *Ann. psych.*, Varsovie, 1925.
- BOURGET (Paul). — Le sens de la mort.
— La geôle.
- BOUYER (H.) et MARTIN-SISTERON. — L'hygiène mentale et nerveuse individuelle. Maloine, Paris, 1926.
- BURLUREAUX. — La lutte pour la santé, Paris, 1907.
- CABANIS. — Rapports du physique et du moral.
- CLAPARÈDE. — Recognition et Moïté. *Arch. de psych.*, XI, 1911.
- COMTE (A.). — Cours de phil. positiviste.
- DAUDET (L.). — L'hérédité.
- DELMAS (A.) et BOLL (M.). — La personnalité humaine. *Son analyse*. Flammarion, Paris, 1922.

- DENY. — La cyclothymie. *Sem. méd.*, 8 avril 1908.
- DEVAUX et LOGRE. — Les anxieux. Paris, 1917, Masson.
- DIDE et GUIRAUD (P.) — Psychiatrie du médecin praticien, Masson, 1922.
- DIMNET (E.). — L'art de penser. Grasset, 1930.
- DUCHÉ. — Etude sur le génie. Paris, 1901.
- DUGAS (L.). — La timidité. Etude psychologique et morale. Paris, Alcan, 1921.
- Les timides dans la littérature et dans l'art. Paris, Alcan, 1925.
- DUMAS (G.). — Traité de psychologie. Paris, Alcan, 1924.
- DUPONT. — Les problèmes de la philosophie et leur enchainement scientifique, Alcan, 1920.
- DUHOURCAU (E.). — La voix intérieure de Maurice Barrès d'après ses cahiers. Paris, Grasset, 1929.
- DWELSHAUVERS. — La synthèse mentale. Paris, Alcan, 1908.
- La psychologie française contemporaine.
- ENGERAND (R.). — Aux fontaines de Barrès. Bossard, 1929.
- FAURE-BIGUET (J.-N.). — Maurice Barrès. Son œuvre. *La nouv. rev. crit.*, Paris, 1924.
- FERNEL (D^r CABANÈS). — Les névroses littéraires. *Rev. thérap. des alcaloïdes*, 21^e année 1911, n^{os} 78-79.
- FEUILLADE (H.). — Conseils aux nerveux et à leur entourage. Edit. Flammarion, Paris, 1924.
- FLEURY (M. de). — L'angoisse humaine. Editions de France, 1924.
- Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils nous enseignent. Hachette, 1928.
- Les états dépressifs et la neurasthénie, Alcan.
- FOUILLÉE. — Le tempérament et le caractère d'après les individus, les sexes et les races. Paris, Alcan, 1895.
- FRANZ. — Psychology and Psychiatry. *Ps. revue*, XXIX, 4, 1922.
- FREUD (S.). — Psychologie collective et analyse du Moi. Paris, Payot, 1924.
- FROMENTIN. — Dominique.
- GAUCKLER. — Les états de fatigue et la neurasthénie légitime. *Journ. de méd. et de chir., prat.* août 1924.

- GAULTIER (J. DE). — Le Bovarysme. *Mercur de France*, Paris, 1909.
- GENELLI. — Psychologie et psychiatrie dans leurs rapports. *Rivista exper di freniaria*, Gènes, janv. 1922.
- GIRAUD (V.). — Maurice Barrès. Hachette, 1922.
- GOUHIER. — Notre ami Maurice Barrès. Edit. Montaigne.
- GRASSET. — La supériorité intellectuelle et la névrose. Clin. méd., 4^e série, Montpellier, 1903.
- HERBERT. — Pédagogie générale.
- HERBERT SPENCER. — Principes de psychologie.
- HESNARD. — Les troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique. Thèse Bordeaux, 1909.
- Les psychoses et les frontières de la folie. Paris, Flammarion, 1924.
- L'inconscient. Paris, Doin.
- La psychanalyse. *La Culture moderne*. Stock.
- HUME. — Traité de la nature humaine. Trad. RENOUVIER. Paris, 1878.
- HYVERT. — Les constitutions psychopathiques. Thèse Paris, 1924.
- JANET (P.). — Les obsessions et la psychasthénie. Paris, Alcan, 1903.
- JONESCO (V.). — La personnalité du génie artiste.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Pathologie du sympathique. Paris, Alcan, 1924.
- Introduction à l'étude des biogrammes. Clinique neuro-psychiatrique.
- L'utilité pratique du pH urinaire dans le diagnostic et le traitement des déprimés anxieux. In *La méd. intern.*, 9 sept. 1930.
- L'émotivité. In *Conférences du dimanche*, II, Paris, Maloine.
- LEVY-BRUHL. — Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures. Paris, Alcan, 1910.
- LEVY-VALENSI. — Lord Byron. Etude de psycho-pathologie. In *Conférences du dimanche*, II, Paris, Maloine.
- LACONO. — Recherches de psychologie expérimentale sur la mémoire. *Annali di Neurologia*, fasc. 1-2, 1914, p. 35.
- LOMBROSO. — L'homme de génie, 1896.
- MASSIS. — Jugements.

- MAURIAC (P.). — Aux confins de la médecine. Paris, Grasset, 1926.
— Nouvelles rencontres. Grasset, 1930.
- MAUROIS (A.). — Aspects de la biographie. Paris, Grasset, 1930.
- MICHELEAU (P.-E.). — Eléments de pathologie générale. Paris, Doin, 1921.
- NAUTIAQ. — Blaise Pascal malade. Thèse Bordeaux, 1930.
- PEREZ (B.). — Les trois premières années de l'enfance. Alcan.
- POYER (G.). — La psychologie des caractères. In *Traité de psychologie de Dumas*.
- QUEYRAT (F.). — L'imagination et ses variétés chez l'enfant.
- RÉGIS. — Précis de psychiatrie. Paris, Doin, 1914.
— La médecine dans la littérature. In *Chron. méd.*, févr.-mars 1900.
- REY (A.). — Psychologie.
- RIBOT. — Hérédité psychologique, 1887.
— Les maladies de la volonté. Paris, Alcan, 1892.
— Les maladies de la personnalité, Paris, Alcan, 1924.
— Psychologie des sentiments. Alcan, 1896.
- SÉGALEN. — L'observation médicale chez les écrivains naturalistes. Thèse Bordeaux, 1901-1902.
- SÉGLAS. — Leçons cliniques sur les maladies nerveuses et mentales. Paris, Asselin et Houzeau, 1895.
- TAINE. — Sur les éléments et la formation de l'idée du Moi. *Rev. phil.*, 1876, I. p. 289.
- THOMAS. — Physiologie des tempéraments.
- VOIVENEL. — Les voluptés du médecin psychologue. In *l'Archer*, Toulouse, n° 1^{er} févr. 1929.
— Remy de Gourmont vu par son médecin.
- WALDBURGER. — Les applications de la psychologie expérimentale. *La Nature*, Paris, XLIX, 1921, p. 429.

